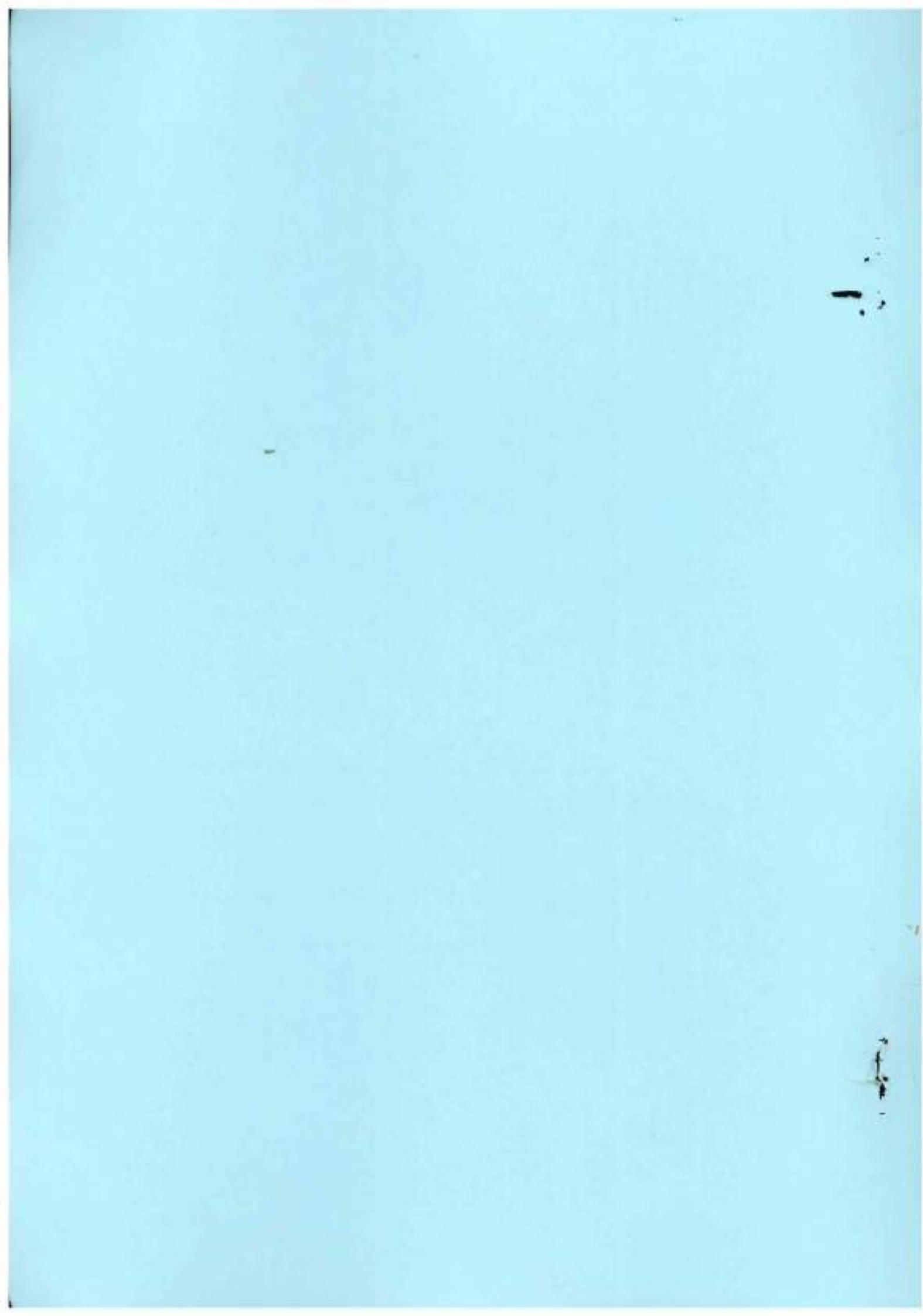


AREWBA



L'INDIEN DE L'UCAYALLI

BULLETIN N° 23 - JUILLET 1991



AEMBA

BULLETIN N°23 - JUILLET 1991
SOMMAIRE

L'INDIEN DE L'UCAYALLI

- avant-propos (L.Giacomoni).....2
le regard de l'indien (L.Giacomoni).....4
glossaire (Maria-Anna Lumbrà).....10
disciplines de la vue authentique
(Charles Hieu Chang et L.Giacomoni).....15
champignons médicinaux (L.Giacomoni).....17

RUBRIQUES

- le dédale de la Cortinariologie (M.Heullant).....19
champignons et pollutions (R.-C.Azema).....26
Tchernobyl, la preuve du mensonge (L.Giacomoni).....28
Vive la Vie (R.-C.Azema).....29
droits des ramasseurs de champignons (L.Giacomoni)..30

Mise en page et réalisation : Dr Lucien Giacomoni
Collaboration technique et informatique : Jérôme Giacomoni
Dessins originaux : Dominique Giacomoni



Ci-contre et page 10 :
POMA DE AYALA
Travaux agricoles

Photo de la page 5 :
Mur inca à Cuzco

L'INDIEN DE L'UCAYALLI

Dr L. GIACOMONI

A Didier

*Parti herboriser vers
le Rio Madre de Dios
"Nigro notande lapillo"*

AVANT PROPOS

Le prophète a écrit quelque part qu'il faut nettoyer sa vie avant de comparaître. Nettoyant par le feu quelques liasses d'archives inutiles, nous avons retrouvé les notes de voyage prises au jour le jour lors d'une expédition scientifique à travers le Pérou et la Bolivie en janvier 1983.

C'est une synthèse de ce document que nous proposons aujourd'hui, d'une part comme une modeste contribution à l'étude de l'âme indienne à travers le regard mystique des Quéchuas, des Aymaras et des tribus de haute Amazonie, d'autre part comme une rencontre avec une flore fantastique qui nous a constamment dépassé. Pendant les soirées de travail, nous avons bénéficié de l'enseignement pour la flore de l'Altiplano de Felicitas Moscoso, fille d'un guérisseur renommé de Cuzco et auteur de l'ouvrage " *Les secrets médicinaux de la flore Péruvienne*", et pour la flore de la selva d'un botaniste norvégien, spécialiste des plantes amazoniennes qui n'a pas tenu à ce que son nom soit cité.

On nous pardonnera les références à une philosophie orientale quelque peu ésotérique et à la discipline que nous avons longtemps pratiquée : non pas regarder mais franchir la barrière du regard et voir au-delà des yeux. Seul, dit le Maître, l'oeil qui voit, au sens des initiés, peut donner et recevoir la lumière et le message de l'âme. "Il nous a appelé des ténèbres à son admirable lumière" (I, Pi, 2, 9).

Il se trouve, et nous l'avons souvent constaté, que beaucoup d'indiens VOIENT. Avec Didier nous pensons qu'ils sont peut-être les descendants des Aukis, les indiens supérieurs du grand lac sacré. Nous sommes au Pérou et, comme l'a écrit Manuel Scorza, "l'Amérique imaginaire ne correspond pas à l'Amérique réelle. La vérité déconcertante, excessive, dépasse les délires de la fiction." (1)

Si nous avons été introduits dans les milieux les plus hermétiques, c'est grâce à Didier, "acculturé" comme disent les ethnologues, mais pas dans le sens que l'on entend habituellement. "Au-delà des visions furtives, écrit Claude Collin Delavaud (2) pénétrer dans la société indienne, suppose en revanche plus de temps, de tact et de ténacité. Monde fermé et replié, matériellement et moralement, la communauté vit sur son territoire en quasi-autarcie. Touristes cossus et auto-stoppeurs nourris aux mêmes mamelles du mythe, vont du même coeur, sinon des mêmes ailes "à l'indien". Lequel met un inexplicable mauvaise volonté à jouer son rôle."

Malgré le pisco sour qui réchauffe les coeurs, Lima n'est pas le "Pérou profond"; "Lima, triste à pleurer sous la brume tenace et basse du Pacifique, émerge d'un brouillard cotonneux pour se poser sur des alluvions jaunâtres au niveau d'un océan que l'on ne distingue même pas." L'indien des guides, comme celui des favellas, n'est que l'épave ostentatoire d'une civilisation assassinée par des étrangers qui ont tué le Dieu vivant en la personne de l'Inca, et qui ont détruit, en les brûlant, ces morts sacrés que sont les momies des ancêtres.

Il faut aller plus loin à la recherche de la vérité, avec ceux qui voient, qu'ils soient curanderos dans la forêt amazonienne, Kallawayas sur la route des Andes, Quechuas de l'Altiplano, Aymaras de Puno, ou descendants hypothétiques de ces mystérieux Urus qui peuplèrent jadis les îles du Soleil et de la Lune, sur le légendaire lac Titicaca.

APPENDICE 1 : Glossaire des mots d'origine indienne ou espagnole, et des sites géographiques utilisés dans le texte. Petit dictionnaire pratique signé par Maria-Anna LUMBRA, mycologue amateur et globe-trotter...et encore fille respectueuse du Soleil et de la Pachamama.

APPENDICE 2 : Rares commentaires sur les disciplines de la vue authentique.

APPENDICE 3 : Quelques plantes traditionnelles de la pharmacopée indienne.

APPENDICE 4 : Champignons utilisés par les guérisseurs Kallawayas, les médecins itinérants des Andes.



LE REGARD DE L'INDIEN

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré. Je l'ai rencontré au Cuzco, le "nombril du monde", l'antique capitale du Tahuantinsuyo, par une nuit glaciale de janvier 1983, dans une étroite et longue cave voûtée, ouverte au fond d'une sinistre venelle. Murs noircis par la fumée, aux pierres massives, parfaitement jointées, qui datent sans doute de Pachacuti. Odeur suffocante des rassemblements populaires au Pérou, à la fois douceâtre, vireuse, épicée, aromatique; odeur de sueur, de fumée, de piment, de baumes exotiques et de chicha; odeur du marché indien de Pisac ou de Chinchero.

Ils sont là, les indiens. Assis en tailleur, ils parlent haut dans un idiome inconnu, gesticulent en agitant leurs ponchos aux couleurs vives...ou parfois éteintes par la crasse et la fumée. Ils s'interpellent bruyamment, ivres de leur bière de maïs, fumant de longues cigarettes qui dégagent une odeur infecte d'âcre tabac noir mêlé à des plantes diaboliques. Dans un coin de la salle, quelques étrangers se serrent frileusement. Sur une sorte d'estrade, un groupe de musiciens se prépare en silence : visages anguleux et inquiétants de princes incas, basanés, incisés de profondes rides. Didier, notre guide, plus indien que les indiens, détaille les instruments à voie basse : il y a là une quena, la célèbre flûte indienne, un pincullu ou flûte longue, une charka ou flûte à bec, deux zamponas ou flûtes de Pan et un charango, sorte d'étrange guitare à la courte caisse.

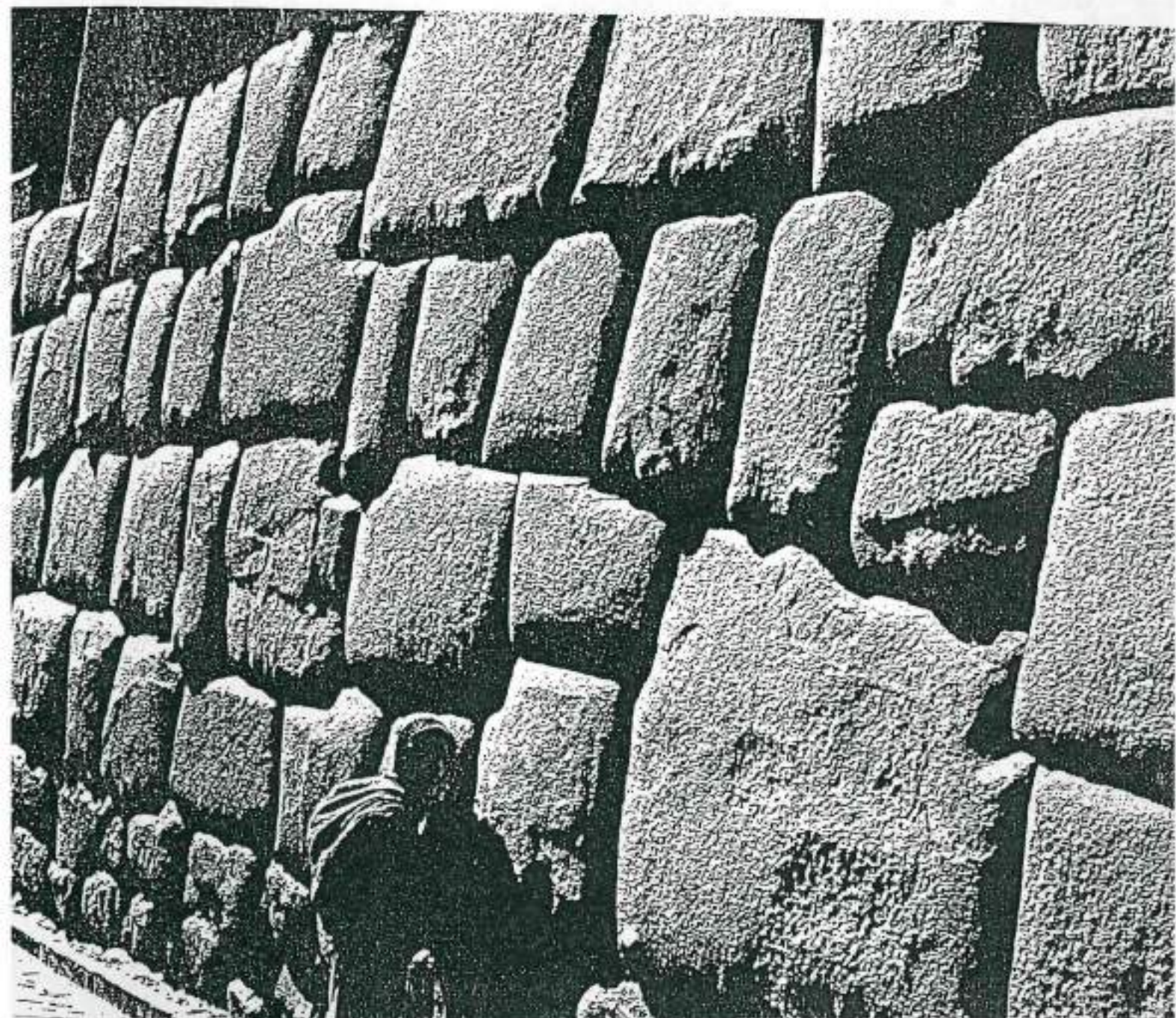
L'homme à la quena a un geste bref vers ses partenaires et porte la flûte à ses lèvres. La musique, soudain, emplît la salle. C'est un yaravi, murmure Didier, une mélodie d'une tristesse poignante. Les indiens, semble-t-il, ont cessé de respirer; même la lipta, la boule de coca, s'est figée au creux de leurs joues. Nous, les gringos, nous sommes foudroyés, la poitrine serrée par une émotion indescriptible. A ma gauche, Didier est assis en tailleur, comme ces indiens dont il a adopté les coutumes. Ses yeux sont fichés au-delà des murs, vers un univers qui nous échappe. Le visage est marqué par quelque souffrance ancienne, mais sur les lèvres s'épanouit l'étrange et presque douloureux sourire qui ne le quitte jamais. Un peu en avant, on perçoit le souffle rauque de sa compagne indienne dont le visage pétrifié est tourné vers les musiciens, dégageant un profil d'une sublime beauté.

Le regard de l'indien, c'est celui du flûtiste, du joueur de quena, le virtuose qui mène le groupe. Quand la musique se tait, laissant place à un silence empli de désespérance, les indiens se secouent et grondent de bonheur, ou d'orgueil, tandis que les européens applaudissent stupidement, comme ils ont appris à le faire - à la seule exception de Didier, immobile, un peu voûté, son éternel sourire sur les lèvres. C'est alors que le joueur de quena délivre un regard immense, ce regard de derrière les yeux que je retrouverai avec la même lumière, la même chaleur, la même émotion, chez d'autres indiens, ailleurs. Un regard que les hommes "civilisés" n'ont jamais connu et jamais compris. "Le soleil jaunit mystérieusement, s'enténébre, chante l'élégie composée par les Quechuas à la mort de l'Inca Atahualpa, morte l'ombre qui nous protège, nous pleurons..."

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré au seuil de la vallée sacrée de l'Urubamba, sous les triples remparts cyclopéens de Sacsahuamán, devant le sanctuaire de Kencco aux grottes labyrinthiques ou le Lanlakuyui aux formes fantastiques, en face des blocs massifs de l'Intihuatana d'Ollantaytambo, la majestueuse forteresse inca. Nous sommes en quête des extraordinaires plantes médicinales de la pharmacopée inca, et le guide indien s'incline vers le sol, nous désignant les plantes magiques qu'il s'interdit de toucher hors de la

cueillette rituelle. Il nous fait l'honneur d'expliquer les vertus de ces "herbes", dont nous dirons quelques mots tout à l'heure, et j'ai trouvé son regard sans même le chercher.

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré au Machu-Picchu, au moment où nous arrivons par le "camino real", le chemin inca qui surplombe la cité mythique. "Pierre dans la pierre, où était donc l'homme ? Air mêlé à l'air, où était donc l'homme ?" (Pablo Neruda). Le guide s'incline dans une prière muette qui nous échappe, vers le Huana-Picchu, le pic qui domine le haut-lieu mystérieux de la civilisation disparue. Au plus haut de la cité, surgi des écharpes de brume dans une lumière irréelle, massif, envoûtant, l'Intihuatana attire irrésistiblement nos regards. Sur la poitrine de l'indien, un inti d'or brille doucement, apprenant aux initiés que cet homme est un pur, lumineux et vrai comme le soleil. Peu d'indiens sont dignes de l'inti d'or et les rares européens qui l'ont porté étaient les dignitaires d'un monde disparu. Hors du Machu-Picchu, je ne l'ai vu que deux fois, cet inti d'or qui amène le malheur chez les impurs et chez les infidèles : une fois sur la poitrine de Didier, et une fois, fugitivement, au creux de ma main qui était certes trop souillée pour garder ce trésor. Sur le plateau du Machu où "même les bêtes sont saisies d'une émotion unique" disait Hiram Bingham, le découvreur du haut-lieu, j'ai vu s'allumer la flamme étincelante dans le regard de l'indien, une flamme qu'aucun mot ne saurait décrire.



Le regard de l'indien, je l'ai rencontré à Silustani, sur les hauts plateaux qui dominent Puno et le lac Titicaca. Encore une émotion unique devant les chulpas qui veillent sur l'altiplano et la nécropole d'une civilisation préincaïque, aujourd'hui totalement inconnue. A près de quatre mille mètres, nous sommes oppressés à la fois par l'altitude et l'incroyable et solennel silence du champ des morts. Le soroche n'épargne personne et nos misérables médicaments chimiques n'arrivent plus à nous rendre le souffle. Il s'agit pourtant de produits modernes que nous expérimentons et qui sont destinés aux futures expéditions françaises dans l'Himalaya. L'indien qui nous accompagne aujourd'hui, un Aymara de Juliaca, hoche la tête en nous voyant avaler nos gelules. Il finit par se pencher vers le sol caillouteux et sacrifie pour nous une plante capiteuse aux relents de menthe, de basilic, de sauge, de citronnelle, de gingembre et d'épices mystérieuses. Nous respirons à pleins poumons, grisés par les effluves. Incroyable ! Presque miraculeusement nous retrouvons le souffle. Je croise le regard de l'indien, qui s'est tourné vers une grande chulpa éventrée. Il sourit...

En contrebas de Silustani, la lagune Umayo, le lac des morts, aux eaux d'un bleu profond (une "immense améthyste" a écrit un voyageur poète) se détache sur des contreforts sinistres où apparaissent çà et là quelques chulpas isolées, en partie détruites. Une jeune indienne, belle comme une reine d'Egypte, et dont la présence est insolite en ces lieux désertiques, nous offre quelques flacons de chicha. Didier verse la première rasade sur le sol, en hommage à la Pachamama, la mère de la terre, selon la tradition indienne... (3)

Le regard de l'indien, nous l'avons rencontré au col de la Raya, un des plus hauts lieux ferroviaires du monde, au point culminant de la ligne Cuzco-Puno. Autour de nous, quelques sommets perdus des Andes magiques; sur les pentes voisines, des vigognes, craintives, se sont immobilisées et pointent leurs oreilles. Assise à même le sol, près de la halte, une vieille indienne au visage ridé, frippé, ratatiné, ressemble à l'une de ces impressionnantes momies de Paracas. Déjà, Didier, descendu du train avec moi, a identifié la coiffure (4). Je pose la main sur mon fidèle FTQL pour saisir cette image insolite. Mais le regard de la vieille femme - pardon, de la vieille dame - me dissuade. J'abandonne. Elle me sourit avec une incroyable douceur. Elle me donne littéralement son regard, ses yeux s'agrandissent, plantés dans les miens. Des yeux qui voient, la mydriase est là pour me le prouver. Mais aussi des yeux qui rappellent quelques vertus oubliées, dans les bas fonds de la vie : la dignité et le respect. Merci, Madame...

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré dans le torride désert côtier, près de la bordure pacifique, où nous étions venus admirer l'étrange "chandelier des Andes" et les énigmatiques lignes et dessins de Nazca, chers à Maria Reiche, le "plus grand livre d'astronomie du monde" selon l'expression du Dr Paul Kosok. Ce jour là, j'avais eu envie de visiter le champ des morts de Chauchila, dont je connaissais l'existence grâce à des sources très confidentielles. C'est un cimetière pré-incaïque perdu dans la pampa, inconnu des guides touristiques, et même Didier n'en avait jamais entendu parler ! Site maudit, dans le sable du désert, où des milliers de sépultures ont été profanées depuis des siècles par des générations de huaqueros, à la recherche de bijoux et de ces vases rituels que les gringos s'arrachent à prix d'or. Vision d'épouvante qui nous étreint dans un sentiment de honte, de désespoir et de nausée pour les vices des hommes. Des ossements jonchent le sol, à perte de vue. Des momies à demi déterrées, les bandelettes arrachées, montrent leurs orbites vides et quelques fragments de muscles boucanés, desséchés, adhérant encore au thorax et aux membres. On distingue même des tatouages sur la chair racornie. Je m'arrête devant une jeune femme

pathétique, aux longs cheveux tressés, encore collés sur la voûte crânienne, un bras décharné levé vers nous en signe d'accusation et de mépris. Ces orbites creuses, ces quelques cheveux morts depuis des siècles et qui s'agitent doucement dans la brise du matin m'ont rappelé ce que sont les hommes et ce qu'ils valent : quia pulvis es. Un peu plus loin, notre ami Alain, spécialiste d'ostéologie humaine, retourne les crânes, à la recherche de "l'os inca", cette pièce surnuméraire de la région occipitale. L'indien qui nous a conduit jusqu'ici, non sans quelque réticence, nous examine maintenant avec réprobation. J'accroche son regard, et il ne me quitte plus, comme si j'étais responsable de cette profanation. Et sans doute suis-je responsable. Pour la première fois dans le regard d'un indien, je lis du mépris et peut-être de la haine. Cet indien-là voit, et ce qu'il voit n'est pas beau. Nous quittons le champ des morts en silence.

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré chez les Shipibos du lac Yarinacocha, sur le rio Ucayalli. Voici l'Ucayalli, mère de l'Amazone. "L'imagination des anciens, dit Manuel Scorza, y plaçait l'Eldorado, le pays des Amazonès, et même le paradis. En réalité, un enfer vert où la réalité dépasse les extravagances de la légende". C'est là que nous avons goûté à l'Ayahuasca, la liane de l'âme, "plante mère de la grande forêt amazonienne, celle qui tisse sa soie lumineuse de visions et derrière laquelle se cache toute la science." Nous avons décrit (5) la veillée d'armes et l'approche du mystère : *"Nous sommes à jeun, taciturnes, impatients, un peu inquiets. Nous avons du mal à nous dépêtrer des jacinthes d'eau, et puis nous entreprenons une angoissante marche à pied, sous un ciel étoilé d'une beauté saisissante. Loin, très loin, hors du monde, le curandero nous reçoit dans une case à claire-voie, dont le sol est couvert de feuilles de bananier. C'est une cérémonie chamanique. Des patients, couchés, que nous devinons à peine dans l'obscurité, ont assisté aux rites préliminaires. Ils attendent, dans le plus grand silence, la "transe" du maître. C'est à peine si l'on prend conscience des bruits lointains, d'étranges cris d'animaux venus d'ailleurs. Nous absorbons tour à tour une boisson épaisse, amère, que le chamane a dosé pour chacun d'entre nous."* Nous savons que l'expérience sera cruelle et qu'il faudra vomir "le diable" avant de participer aux mystères de l'Ayahuasca. Effectivement, et nous en ferons l'expérience très vite, les vomissements provoqués par cette plante cruelle sont incoercibles, d'une violence inouïe.

Si le chamane nous a reçus avec les honneurs réservés aux initiés, ce n'est pas un miracle : Didier a vécu des années chez les Shipibos. *"Nous, sorciers, transportons la prophétie depuis des temps reculés et la transmettons de génération en génération. Nous sommes une famille, un corps, une confraternité, immergés dans un milieu hostile et condamnés à dissimuler nos croyances dans ce monde où faire le bien, le mal ou chercher la mort avec un incroyable idéalisme, était le principal objectif de l'existence."* Le rideau s'est levé sur les visions miraculeuses. Les constellations de l'hémisphère sud s'approchent, s'éloignent, explosent dans un feu d'artifice de mille et une couleurs, cependant que le curandero a repris une mélodie lancinante qui s'engouffre dans ma tête et résonne sans fin. Replié en chien de fusil, les yeux ouverts sur les étoiles, je suis terrassé par une angoisse effroyable, un mal de vivre suicidaire. Le chamane, à qui rien n'échappe, s'est penché sur moi. Il me ranime avec un bouquet de chalamacho, une plante aromatique d'une puissance inouïe dont les effluves me poursuivront longtemps. Le regard de l'indien, à travers mes yeux écarquillés, s'est emparé de mon âme, il voit, et ce qu'il voit n'est pas très rassurant. Il a raison. Je me "réveille" déprimé et il me faudra longtemps pour récupérer. *"Tu sais maintenant pourquoi cette plante s'appelle la liane de l'âme, me dira plus tard le curandero, tu*

n'as pas vomé tout le diable, il reste en toi quelque chose ou quelqu'un qui contrarie l'ayahuasca. Penche toi vers l'eau de la rivière et regarde au fond de tes yeux, toi seul peux connaître la vérité."

Je me suis penché souvent vers l'eau de la rivière et j'ai trouvé trop de diables et trop de misères. Je ne retournerai plus vers l'ayahuasca.

Le regard de l'indien, je l'ai rencontré dans le forêt amazonienne près de Pucallpa. Ce jour là, nous remontions en "péqué péqué" vers Nuevo Destino, et la pirogue se frayait difficilement un chemin entre les basses branches d'arbres gigantesques, les racines enchevêtrées, les débris de bois pourris que charriait l'affluent de l'Ucayalli, et les envahissantes jacinthes d'eau. L'atmosphère était poisseuse et la chaleur humide collait à la peau, sueur et vapeurs mélangées. Les moustiques nous harcelaient, malgré les "repellents", beaucoup plus redoutables que les terribles piranhas, ces poissons carnassiers dont parlent tous les tartarins d'Amazonie et qui vous mangent tout cru, paraît-il. Une végétation inconnue et fantastique nous entourait. Nous ne savions pas le nom de cet arbre, ou de cette liane, ou de cette fleur, pas même le nom du genre et le plus souvent pas même celui de la famille. Vanitas vanitatum et omnia vanitas ! Nous sommes abasourdis, et pas très fiers devant l'indien qui, apparemment, connaît sa flore. Debout à l'avant de la pirogue, imperturbable, le modeste Shipibo répond à toutes les questions. Il donne le nom de chacun des arbres que nous désignons, dans un de ces dialectes d'Amazonie qui est une véritable mosaïque linguistique, traduit en quéchua devant notre mine effarée, et parfois même en espagnol ! Il disserte sur ces plantes avec une sorte d'amour respectueux et Didier traduit quand il le peut, lui qui n'est pas botaniste - à peine un mycologue un peu spécialisé. Pour chaque espèce, l'indien nous explique l'origine divine, ses vertus médicinales ou son utilité dans la vie de chaque jour. "Elevé de terre, j'attirerai tout à moi" disait l'Évangéliste (Jean, 12, 32). Les indiens, eux, goûtent la terre pour "s'habituer aux lendemains de la mort" ! Je pense, fugitivement, aux paysans de chez nous qui ne connaissent même pas les arbres de leur forêt.

Un peu plus tard, la pirogue se bloque contre la rive. Nous sommes enfouis dans la végétation. Instinctivement, je pose la main sur la fleur d'une liane inconnue, dans un réflexe stupide de cueilleur. L'indien me regarde. J'ai honte. Je pense aux imbéciles sacrilèges qui, chez nous, arrachent les lys martagon ou les orchidées, fleurs mutilées qu'ils jettent ensuite sur les bords des routes ou laissent pourrir dans des vases. Les botanistes ont-ils plus de droits, eux qui enferment les fleurs rares dans un herbier, pour leur plaisir égoïste ? Je pose ma main sur le plat bord pendant que le "péqué péqué" se dégage, et la fleur s'éloigne. L'indien sourit. Il me regarde avec attention pendant que la pirogue tourne et prend le courant. Je sais maintenant qu'un seul de ses yeux est "voyant" au sens des initiés. C'est le gauche. C'est d'ailleurs presque toujours le gauche, pourquoi ? En rentrant à la base de Pucallpa, nous demanderons quel est cet indien extraordinaire. Un piroguier, répondra l'interprète shipibo. Un simple piroguier !

Dans le yeux de cet indien-là, c'est le regard des autres que je retrouve, celui des Quéchuas et des Aymaras, de Paracas, de Silustani, de Cuzco ou d'ailleurs. Des yeux "émouvants et saisissants, et toujours énigmatiques", disait Claude Collin Delavaud. Il y a là une infinie tristesse du monde perdu, ou du monde volé, la résignation d'un peuple anéanti par le barbare chrétien (6), une noblesse infinie, l'amour et le respect. Respect de la nature. Respect des plantes vivantes. Respect des autres. Respect de soi.

Les gens "civilisés" peuvent continuer à se vautrer dans leurs futilités, leurs vices et leurs mensonges. Ils peuvent continuer à détruire. Ils ne sont pas vrais.

Homme vrai, ami indien de la selva ou de l'altiplano, je te salue !

Homme vrai, Didier, indien de toutes les tribus, je te salue, toi qui parcours la terre magique de la Pachamama. "C'est un pays qui n'existe pas. Je le sais. J'y ai vécu" disait Georges Arnaud pour un autre haut lieu spirituel de la planète...

Je ne peux plus entendre la musique indienne sans qu'une émotion me remonte à la gorge.

L.G.

NOTES :

(1) Ecrivain péruvien auteur d'un cycle de cinq romans qu'il intitulera "La guerre silencieuse". Manuel Scorza est né à Lima en 1928, mais il passe son enfance dans un village de la Cordillère des Andes. Arrêté, puis expulsé sous la dictature du général Odria, il parcourt l'Amérique Latine, exerçant de nombreux métiers avant de rejoindre le Pérou en 1960 où il participe à une meurtrière révolte paysanne et prend la tête des mouvements de protestations contre les massacres des indiens. Manuel Scorza est publié en trente deux langues; il est, avec Garcia Marquez, l'auteur latino-américain le plus traduit au monde.

(2) Auteur de publications historiques (La Présidence Belaunde, Le régime militaire péruvien) et d'un remarquable "Pérou" dans la collection Petite Planète au Seuil.

(3) Les indiens vouent à la Pachamama, déesse mère de la terre, une profonde vénération. C'est l'élément femelle du cycle vital; le mâle, qui féconde la terre, étant l'Inti (le soleil). En offrande à la Pachamama, la première rasade de chaque boisson est versée au sol.

(4) Chaque communauté indienne des pays andins porte une coiffure différente. Grâce à la forme, la taille et les décorations du chapeau, on peut immédiatement identifier l'origine d'un indien (et surtout d'une indienne, dont la tête est toujours ornée d'un couvre-chef).

(5) Bulletin de l'A.E.M.B.A. N°12, Février 1983, et Bulletin Trimestriel de la Fédération Mycologique Dauphiné-Savoie N°90, Juillet 1983 "La Liane de l'Ame", Etude ethno-botanique et Expérimentation.

(6) "La conquête espagnole est la négation absolue de cette histoire : elle l'annule. Le conquistador n'occupe pas que l'espace : il occupe le temps.(...) On ne se contente pas d'occuper l'histoire des Précolombiens, on les en expulse. Les hommes seuls ont un rôle à jouer dans l'histoire. Les bêtes en sont dépourvues. Et les survivants de la catastrophe ne sont pas des hommes aux yeux des conquistadors (...) et c'est cela qui explique les fameuses "épidémies de suicides" rapportées par les chroniqueurs, le spectacle de villages entiers se jetant dans les abîmes. Parce qu'ils ont perdu, et à jamais, le sens de leur existence" (Manuel Scorza). Le monstrueux génocide chrétien a réduit de cent millions à trois ou quatre millions la population indienne ! (Dobnys)





APPENDICE 1

GLOSSAIRE LINGUISTIQUE ET GEOGRAPHIQUE

Mario-Anna LUMBRA, D.E.S.E.

ACHACHILAS : Esprits sacrés des ancêtres, guides, conseillers, et juges de tous les actes de la vie.

AGUAYA : Châle carré porté par les femmes.

ALTIPLANO : Haut plateau de la sierra péruvienne et bolivienne, proche de 4000 m., situé entre les chaînes parallèles des Andes et sur lequel se dispersent les villages, aux flancs des cerros. Plus haut encore, au-delà de 4000 m., commence le royaume de la puna, steppe recouverte à perte de vue par une graminée, l'ichu.

ATAHUALPA (? - 1533) : Le dernier des Incas, fils du grand Huayno Capac et frère du "renégat" Huascar. Capturé par les Espagnols, il remit quelques tonnes d'or en échange d'une liberté qu'il n'obtint pas malgré les promesses du dénommé Francisco Pizarro. Il fut étranglé, puis brûlé, après avoir été baptisé, c'est plus sérieux. Mais que valait la parole d'un gentilhomme chrétien ?

AYAHUASCA : Plante hallucinogène de la forêt amazonienne, d'une importance considérable dans la pratique du curanderisme. Utilisée seule, ou associée à d'autres narcotiques végétaux. Produit très dangereux pour les gringos ! (voir partie botanique et les affres de Didier, Giacomoni et quelques autres aficionados de l'état second - selon les curanderos, on ne guérit jamais de l'Ayahuasca).

AYLLO : Arme de jet des guerriers incas formée de trois boules de métal (parfois de pierre) attachées par des cordelettes, et lancée pour entraver les membres ou blesser les soldats ennemis.

AYMARAS : Indiens de la région de Puno et du lac Titicaca au Pérou, et de La Paz en Bolivie. L'une des ethnies les plus importantes, historiquement, du "nouveau monde". Ils possèdent leur propre dialecte, que les Quechuas du centre-nord Pérou ont du mal à comprendre, et vice-versa. Ils sont d'ailleurs très différents physiquement de Quéchuas, et reconnaissables à leur visage aplati et mongoloïde.

CACHARPAYA : Chanson d'adieu triste (évidemment!)

CALLAHUAYA ou KALLAWAYA : Guérisseur indien originaire des vallées de Charazani dans les Andes orientales de Bolivie, à mi chemin du lac Titicaca et de l'Amazonie, sur le territoire d'une ancienne chefferie pré-inca. De l'époque précolombienne jusqu'à nos jours, en passant par l'occupation espagnole, les Kallawayas ont parcouru, et parcourent encore le continent sud-américain en pratiquant une médecine naturelle et magique à l'aide de plantes médicinales, d'éléments organiques et d'amulettes. Louis Girault, spécialiste des cultures andines de Bolivie et du Pérou a recensé 873 espèces de plantes médicinales, appartenant à 140 familles botaniques. Aucun ouvrage contemporain, que

ce soit en Europe ou en Amérique du Sud n'apporte une pareille richesse. Notre compétence en botanique étant très limitée, nous renvoyons le lecteur au chapitre spécialisé.

CAPAC : Seigneur inca. Exemple : Manco Capac (ne pas se référer à la tragédie de l'écrivain français Pierre Corneille, oeuvre tardive et quelque peu ridicule sur le grand Manco Capac, ancêtre divin, héros civilisateur, fondateur de la dynastie).

CHARANGO : Petite guitare dont la caisse de résonance est formée d'une carapace de tatou.

CHARKA : Flageolet ou flûte à bec taillée dans une branche incurvée en bois dur.

CHAUCHILLA : Localité indienne de la pompe nazcaïenne et qui abrite une ou plusieurs nécropole(s) pré-incaïque(s) dans un site confidentiel et protégé (à cause des touristes nécrophiles).

CHICHA : Boisson fermentée à base de maïs et de miel, très rafraîchissante, n'en déplaît à l'opinion dédaigneuse des touristes européens, au palais délicat, et peut-être déconcertés par l'appellation "bière de maïs". Vendue dans les chicheras, sur le bord des routes, dans tout l'Altiplano.

CHINCHERO ou **CHINCHEROS** : Le "village de l'arc en ciel", célèbre par son marché du dimanche matin sur la Plaza de Armas où les habitants de la région pratiquent encore le troc dans les transactions. Marché considéré par les guides comme plus "authentique" que celui de Pisac (v.). Evidemment, les touristes sont beaucoup moins nombreux ! C'est aussi parce que les indiens ont conservé quelques coutumes pré-colombiennes comme la Challa, qui consiste à saluer l'eau en franchissant une rivière...

CHULLPA : Mausolée, ou tombe circulaire, avec un accès pour la momie, qui était sortie de sa retraite et promenée solennellement, chaque année, avec ses compagnes, lors d'une fête traditionnelle.

CHUNO : Pomme de terre déshydratée, grâce à une méthode indienne originale qui faisait alterner l'exposition diurne au soleil de haute altitude et les effets des gelées nocturnes.

CHUSPA : Petite bourse contenant les feuilles de coca.

COYA : Reine indienne, c'est-à-dire épouse de l'Inca, dont elle était généralement la soeur, les mariages consanguins étant le privilège exclusif des souverains. D'autres civilisations disparues ont pratiqué le même type d'union afin de ne pas polluer le sang royal. Exemple : les pharaons d'Egypte.

CUZCO : "Le nombril du Monde", ancienne capitale inca qui aurait été fondée par Manco Capac, l'homme au bâton d'or. Du Coricaucha, "l'enclos de l'or", dévasté par les voraces conquistadors, il reste le mur du Temple du Soleil, bâti en pierres de taille de plusieurs tonnes en andésite parfaitement polie et jointoyées avec une extraordinaire précision. Il reste aussi la maison des vierges du soleil, les imposantes constructions des environs (Kencco, Sacsahuaman, etc...) et une collection d'églises et de couvents espagnols (San Blas, San Cristobal, San Francisco, San Pedro, Santa Anna, Santa Catalina, etc)

HUACA : Tout ce qui est sacré : lieux, objets, esprits et gens. On rendait un culte aux huacas et les devins les interrogeaient. Aujourd'hui, le mot sert encore à désigner les temples, les vases, etc..

HUAQUERO : Profanateur de sépultures, fouilleur clandestin, recherchant l'or, les bijoux et les poteries funéraires très demandées par les gringos, spécialement les nord-américains. Vandale sans scrupule, sévissant de père en fils et destructeur des sites archéologiques.

HUANA-PICCHU : "le jeune pic" domine le site de Macchu-Picchu. Pain de sucre étroit, d'une ascension très dangereuse, le Huana-Picchu porte à son sommet des andennes vertigineuses où les prêtres cultivaient, dit-on, les plantes sacrées.

HUANCARA : Grand tambour utilisé pour accompagner les flûtes et les zomponas.

INCA : Nom du souverain qui régnait sur le Tahuantinsuyo. La signification de ce mot reste mystérieuse. Selon certains linguistes, il signifiait "Fils du Soleil". Par extension, on appelle incas tous les peuples gouvernés par le souverain Inca (I majuscule).

INTI : En quéchua, le soleil, principe fécondant venu du ciel, le complément de la Pachamama (v.) Mais les indiens, comme les chrétiens, possédaient leur trinité : le troisième principe est l'âme des ancêtres qui règne sur les montagnes sacrées (huacas, v.) sous forme d'esprits souverains mais bienveillants que l'on appelle apus ou ankis. **INTI** : Représentation du soleil sous la forme d'un bijou d'or, porté sur le coeur, et qui n'était attribué qu'à des personnalités de haute tenue morale. Les exemplaires originaux (précolombiens) ont évidemment disparu, fondus dans les creusets de Ferdinand d'Aragon et de ses successeurs. De rares intis d'or seraient attribués aujourd'hui par un groupement confidentiel qui tente de remonter aux sources de la civilisation indienne. Objets très rares, peut-être mythiques, que nous n'avons personnellement jamais vus.

INTI-HUATANA : "le lieu où on attache le soleil". Sorte d'autel qui servait selon les uns à des cérémonies rituelles, peut-être sanglantes, et d'observatoire solaire selon les autres (gnomon), les deux usages n'étant pas incompatibles. Celui du Machu-Picchu est particulièrement impressionnant avec sa dalle géométrique et son prisme de près de 40cm, dans un cadre d'une extraordinaire splendeur.

KALAWAYA : voir Callahuaya.

KEAYANA : Cor fait de roseaux, remarquable par sa longueur (de 3 à 5 m) et qui émet des sons puissants et étrangement rauques.

KENCCO : Centre religieux des environs de Cuzco, bâti par l'Inca Huayna Capac. L'autel est construit sur un lapiaz karstique, entouré d'un mur de pierres taillées, soigneusement appareillées, et doté de 19 niches. Les environs sont très labyrinthiques et bien des touristes s'y seraient perdus.

LANLAKUYUI : Encore un lapiaz aux formes fantastiques "aménagé par les Incas avec un labyrinthe de grottes et des corridors naturels et artificiels hantés par des chauve-souris et où l'on peut voir des niches et des murs de pierre soigneusement appareillés". Lors de l'expédition "Médecine Inca" relatée par Giacomoni, A.Gehin, Didier L. et compagnie, certains accès avaient été interdits à la suite de la disparition plus ou moins naturelle de quelques visiteurs (imprudents ?).

LLAMERADA : Mélodie douce ou nostalgique jouée à la flûte par les bergers des Andes.

LIPTA : Boule de feuilles de coca mélangées à de la cendre ou de la chaux que les indiens maintiennent au creux de la joue en laissant le jus s'exprimer lentement dans la bouche. C'est la "dope" des pauvres dans tous les pays andins, avec un effet tonique supérieur à celui de la cocaïne.

MACCHU-PICHU : Certainement l'un des plus hauts lieux mystiques de l'Humanité, mystérieuse cité à peine accessible qui avait disparu de la mémoire des hommes et qui fut retrouvée en 1911 grâce à la tenacité de l'archéologue américain Hiram Bingham. Situé sur une montagne dominant de plusieurs centaines de mètres les gorges de l'Urubamba, le site a gardé tout son mystère - un mystère tellement épais qu'on ignore non seulement ce qu'était cette ville (place forte ? cité religieuse dédiée aux vierges du soleil ? observatoire astronomique ?) mais encore... son nom !

MAMA : La mère, en langue quéchua. Exemples : Pachamama, la déesse-mère de la terre, Quinucama, mère de la coca, Zeromama (ou Mamazero), mère du maïs, etc...

MULLU : Fétiche en pierre ou en terre cuite dont le pouvoir magique est utilisé par les guérisseurs (curenderos et Kallewayes en magie blanche) et par les sorciers (en magie noire).

NAZCA : Petite ville de la pampa côtière, sur la route Panaméricaine, mondialement célèbre pour "le plus extraordinaire calendrier astronomique qui ait jamais été créé au monde" (mais tous les auteurs ne sont pas d'accord, on pourrait disserter pendant des heures). Les figures géométriques et les dessins d'animaux ne sont visibles que du ciel. Citons le condor, le crocodile, l'araignée, etc... On doit la parfaite conservation de ces oeuvres d'art gigantesques à la sécheresse de cette région (jamais de pluie) et à la formation d'un véritable coussin d'air au-dessus de la pampa surchauffée. Malheureusement, ce site unique au monde est actuellement dégradé par des imbéciles motorisés qui dessinent des arabesques avec leurs pneumatiques par dessus les figures.

OLLANTAYTAMBO : Ancienne forteresse inca commandant le défilé du rio Urubamba et l'accès de la Vallée Sacrée, dans un site naturel grandiose. Les énormes pierres taillées qui dominent la citadelle intriguent toujours les spécialistes, et soulèvent des questions sans réponse : ce type de roche n'existe pas dans la région, l'appareillage parfait de ces masses serait difficilement réalisable, même avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, les incisions et les sculptures en ronde bosse auraient une signification métaphysique inconnue des spécialistes de la culture indienne...

PACHACUTI : Le premier des Incas, chronologiquement. Prince dont on sait peu de choses, sinon qu'il aurait remporté, à peine adolescent, une victoire décisive sur les Chancas, qui menaçaient Cuzco.

PACHAMAMA : Déesse-mère de la terre dont le culte était répandu bien avant la formation de l'empire inca (voir note 3, p.9). La poète indien Atahualpa Yupenqui a écrit quelques vers admirables dans El Ruego (la Prière) : "Pachamama ! Lastimao de ausencias h'i llegao al abra, rigoriao de soles... Vengo por los pobres..." (Pachamama ! Enfin me voici, meurtri par l'absence et par le soleil... Je viens pour les pauvres, etc...).

PARACAS : Petite ville proche de Pisco, célèbre pour ses "fardos" funéraires qui renferment chacun un corps momifié, enveloppé de magnifiques pièces de tissus polychromes, richement brodés. Les momies, éviscérées, sont maintenues par des ligatures en position foetale, les jambes croisées derrière la nuque, les bras en croix sur la poitrine.

Péqué-Péqué : Onomatopée. Petite pirogue à moteur conduite par les indiens sur l'Ucayalli et ses affluents, dans la région d'Iquitos et de Pucallpa.

PISAC : Petite ville fondée au pied d'impressionnantes ruines d'une cité inca, à une trentaine de kilomètres de Cuzco. Marché célèbre, bien connu des touristes qui arrivent par cars entiers et qui photographient à l'envie, pour quelques soles, des "figurants" indiens endimanchés. Et pour quelques soles de plus, se font "immortaliser" au milieu de quelques "sauvages". La richesse des habits et leur exceptionnelle propreté illumineront les soirées diapos, au retour des "explorateurs" sur le vieux continent ou vers les Etats-Unis. Où est l'authenticité, dans cette foire ?

PISCO : Port de pêche de la côte pacifique, célèbre pour avoir été la première ville libérée en 1820 par le général (argentin) San Martin, pour son cebiche (poisson de mer cuit dans le citron vert, délicieuse préparation en dehors des épidémies de choléra) et surtout pour sa fameuse eau de vie qui a donné son nom à l'apéritif national péruvien : le pisco sour (v.ci après).

PISCO SOUR : Délicieux apéritif à base de marc de raisin (pisco), et dont voici l'une des recettes : quatre mesures de pisco, trois ou quatre mesures de sirop, un demi citron vert, quelques gouttes d'Angustura, un blanc d'oeuf et un peu de glace pilée. On passe au shaker et on ajoute une pincée de cannelle, sur la mousse. Excellent, mais traître, quand il fait chaud !

PUCALLPA : Ville de l'Amazonie péruvienne située sur le rio Ucayalli, à la fois indolente et agitée, célèbre pour ses routes défoncées et sa population bigarée, qualifiée de "gros village de western tropical" par l'auteur d'un guide touristique français dont on aimerait bien connaître la ville natale. Ce gros village compte près de 100.000 habitants. C'est donc, pour le Pérou, une ville importante, d'autant que le fleuve est navigable depuis Iquitos.

PUNO : Hautes terres froides, au-dessus de l'altiplano. Vastes étendues glacées, battues par les vents, où ne pousse qu'une rare végétation formée surtout de touffes d'une rêche graminée, l'ichu. Peu d'animaux sauvages, mais on y élève des lamas, des vigognes, des alpagas et même des moutons.

PUNO : "Cité froide et austère, où le regard butte sur des toits de zinc et des murs lépreux d'adobes" c'est du moins ce qu'on peut lire, encore, dans un célèbre guide français dont l'auteur habite, pour le moins, sur les Champs Elysées. On peut ne pas aimer la Glorieta del Arco, mais on peut apprécier l'atmosphère animée de la ville, le regard énigmatique mais bon enfant des Aymaras sur le marché Kaykakota et la "semaine de puno" en novembre, cette fête folklorique mondialement connue, où se mêlent, dans la cohue et la lumière, jaquettes bariolées et polleras.

QUECHUA : Ethnie indienne (et la langue parlée par ces populations) qui occupe une grande partie du Pérou, la région de Sucre et de Cochabamba en Bolivie, et quelques étendues plus limitées au Chili, en Argentine et en Equateur.

QUENA ou KENA : Flûte de roseau, sans bec, instrument de base très populaire des solos de musique indienne. Très chantant, poignant ou nostalgique, il est le symbole même de la musique indienne.

QUIPU : Mystérieux instrument qui faisait l'objet d'un enseignement réservé aux enfants de l'élite inca. C'était à la fois un système d'écriture et de calcul, très perfectionné, mais dont le fonctionnement nous échappe encore (il subsiste pourtant quelques rares initiés qui connaissent le mécanisme, mais ne parlent pas, et ne parleront sans doute jamais). Un quipu était composé d'un cordon auquel étaient attachées des cordelettes à noeuds de diverses couleurs, isolées, en faisceaux ou en écheveaux. On en trouve quelques uns (sans le mode d'emploi!) dans les musées de Lima ou de Paracas.

SACSAHUAMAN : Chef d'oeuvre de l'architecture militaire inca, l'imposante forteresse aux triples remparts garde fière allure malgré le démantèlement systématique des Espagnols qui récupérèrent les pierres massives pour construire leurs églises et leurs couvents.

SHIPIBOS : Populations indiennes de la haute Amazonie péruvienne. Indigènes avenants, accueillants et pacifiques quand ils ne sont pas encore corrompus par la civilisation. Leurs poteries sont peintes de motifs géométriques qui représentent les visions délirantes sous l'effet des lianes hallucinogènes.

SICU : Voir Zampona.

SILUSTANI (ou SILLUSTANI) : Impressionnant site préincaïque sur une presqu'île du lac Umayo où l'on peut admirer quelques unes des plus belles chullpas du Pérou. Et quelques autres, éventrées à l'explosif par des "archéologues", afin d'en extraire (et récupérer) les monies et leur trésor.

SOROCHO : Mal des montagnes, plus compliqué et plus redoutable que celui d'Europe ou d'Asie. Les indiens eux-mêmes le subissent parfois, et les plus grands alpinistes en ont souffert.

TARUANTINSUYO : C'est l'empire inca conquis en quelques siècles par les 12 ou 13 rois des clans Hanan ("supérieur") et quelquefois Hurin ("secondaire"), régnant peut-être en succession parallèle. Cette dynastie s'est néanmoins emparé de toute l'Amérique andine, de la Colombie au Chili.

TAMALES : Plat traditionnel indien composé de semoule de maïs, de piment fort, de porc et de poulet, avec des oeufs durs, des raisins et des amandes, le tout cuit à l'étouffée dans des feuilles de maïs.

TINYA : Tambour des groupes quéchuas, frappé à la main ou à la baguette (parfois par une corde terminée par un noeud). Instrument en voie de disparition, remplacé par des tambours plus "modernes".

TITICACA : Le plus haut lac navigable du monde, dont les eaux sont partagées entre le Pérou et la Bolivie. C'est le lac sacré des incas, d'où serait sorti le dieu Viracocha pour créer le monde et les hommes. Haut lieu de la culture indigène, et plus spécialement des civilisations de Tiahuanaco et de Collao, le lac Titicaca a été longtemps occupé par les Urus, le peuple des îles, ces réprouvés qui n'étaient pas tout à fait des hommes et qui étaient contraints de vivre sur des îles flottantes en totore (v.ci-dessous). Actuellement, les Aymaras ont pris la place des Urus et vivent de la pêche et du tourisme, offrant aux visiteurs des vêtements de laine et des couvertures aux couleurs vives. Il existe quelques îles véritables sur le lac Titicaca, l'île du soleil (c'est ici que le soleil créa les deux princes, un homme et une femme, futurs fondateurs de Cuzco), l'île de la Lune (qui possédait la plus grande acclahuasi, ou "maison des femmes choisies" de l'empire) et surtout l'île de Taquile, lieu

unique où se perpétuent les coutumes et les traditions incas. On se soigne avec les plantes, dont il pousse de nombreuses variétés sur l'île même. La croissance de la population est contrôlée, grâce à l'utilisation de plantes contraceptives et abortives. Certains se nourrissent d'une algue verte microscopique, la spiruline qui possède une forte concentration protéique (65%) et qui était également récoltée par les Aztèques sur le lac Texcoco, à Teotihuacan. On sait que ces algues, premier maillon de la chaîne végétale, poussent à l'état naturel sur les eaux du lac Tchad en Afrique où elles pourraient augmenter l'apport protéique chez des populations dénutries. Autre coïncidence : les indigènes du lac Tchad se déplacent sur des embarcations en roseau, comme les totoras du Titicaca.

TOTORA : Roseau du lac Titicaca et de la côte du Pacifique (région de Trujillo, entre autres). Il est utilisé pour construire des barques, des îles artificielles, des chaumières et une partie de la plante est même comestible. Ce noble roseau a été chanté par Una Ramos (Caballito de Totora).

TUPU : Epingle en argent ou en or, à tête décorative, utilisée pour fermer le manteau des femmes.

UCAVALI (parfois : UCAVALLI) : L'une des deux branches sœurs de l'Amazone, l'autre étant le rio Morenon. L'Ucayali, qui draine une grande partie de l'Amazonie péruvienne du sud, est formé de la réunion de deux cours d'eau historiquement importants, le complexe Vilcanota-Urubamba et le complexe Apurimac-Tambo (enrichi du rio Mantaro).

UMAYO : "Le lac des morts". C'est une lagune aux eaux d'un bleu intense située à une trentaine de kilomètres de Puno, que l'on peut qualifier d'une beauté poignante, "à couper le souffle", ou d'une rigueur sinistre selon les couleurs du ciel...ou l'état d'âme.

URUS : Ancienne population du lac Titicaca, victime d'abord des Espagnols puis des efforts conjugués des Aymaras et de la maladie, aujourd'hui complètement éteinte, malgré les affirmations optimistes de quelques guides touristiques dépassés.

URUBAMBA : Village de la vallée sacrée, qui a donné son nom à un cours d'eau, précurseur de l'Ucayali. Cette rivière au charme romantique est accompagnée d'une flore mixte, d'abord andine, puis amazonienne.

YARAVI : Chant d'amour malheureux, accompagné à la quena.

YARINACCOCHA : Vaste lagune dépendant du rio Ucayali, à quelques kilomètres de Pucallpa sur le territoire shipibo. Quelques hôtels, des gîtes, un centre récréatif, construits au sein d'une nature qui n'est plus vierge, mais qui n'est pas encore totalement polluée. Des touristes, mais pas encore l'overdose. Comme les divinités tutélaires des montagnes, les ankis et les apus, ne font pas partie de l'animaïsme ancestral des shipibos, on ne sait qui invoquer pour protéger la selva de envahisseurs !

ZAMPONA : Flûte de Pan ou syrinx, également appelée Siku chez les Aymaras ou Antara chez les Quéchuas. Cet instrument à la sonorité envoûtante peut atteindre des dimensions extraordinaires et émettre un son majestueux. Tavkas, saltas, licus, chulis, chuchulis, sont des zamponas de taille différente.

M.-A.L.

Traduction : Jorge A. Perez

Adaptation : L. Giacomoni



APPENDICE 2
 LES DISCIPLINES DE
 LA VUE AUTHENTIQUE

"Tout n'est ici bas
 que symbole et que songe"
 Ernest RENAN

Par Charles H.Chang
 et L.Giacconi



Les disciplines du regard qui comportent certaines pratiques peu connues du monde scientifique conventionnel, comme le regard instinctif et le regard oblique ou regard angulaire, etc...ont été développées par certaines écoles de philosophie méditative proches du taoïsme. Les initiés des grandes civilisations disparues (ceux qui avaient reçu la "révélation") étaient capables d'utiliser ces pratiques. Il en était ainsi, comme le pensait Maspero, des prêtres égyptiens dès l'Ancien Empire. Dans d'autres lieux et à d'autres époques, l'initiation était accordée à un plus grand nombre, sans jamais tomber dans le commun. Il en était ainsi, et il en est encore ainsi à un moindre degré, dans certaines sociétés d'Extrême-Orient. L'un d'entre nous (L.G.) a noté que certains indiens d'Amérique du Sud voyaient, en dehors même des chamanes. Il semble que certaines communautés soient initiées, sans doute à la suite de leurs prêtres et que cette initiation remonte à très loin dans le temps, peut-être à l'époque de ces indiens supérieurs Aukis réputés "d'un ordre élevé", et qui avaient acquis de grandes connaissances bien avant l'arrivée des incas et l'extension du Tahuantinsuyo.

Les spécialistes occidentaux qui ont essayé de comprendre ces phénomènes sans faire appel à des connotations paranormales, s'éloignent donc, tout au moins en théorie, des interprétations de Mo Tseu et de ses disciples. Ils se réfèrent en premier lieu à une loi de physique élémentaire énoncée par Heron d'Alexandrie (1), en tenant compte que le cristallin est une lentille : "L'angle d'incidence (angle suivant lequel le rayon lumineux touche l'œil) et l'angle de réflexion (angle de rebondissement du rayon lumineux) sont toujours égaux". Ils intègrent ensuite les travaux de psychophysique de Gustav Fechner (2) et les expériences de Haldon Hartline (3) sur le nerf optique de la grenouille. "Parfois, a écrit Conrad G.Mueller, la vision humaine est en face de tâches qui poussent ses possibilités jusqu'à leurs limites" (4).

Il en est ainsi de la vision prospective définie par Nicolas Poussin (5) : "Le simple aspect est une opération naturelle; et ce que je nomme prospect est un office de raison qui dépend de trois choses : de l'œil, du rayon visuel et de la distance de l'œil à l'objet."

Il en est ainsi, également, de la vision oblique, particulièrement étudiée et mise en pratique par les contemplatifs orientaux. Cette manière de voir consiste à fixer un point à l'infini, qui peut être même un point fictif, en avant du champ visuel, et à concentrer son attention dans le champ latéral, la fraction angulaire utile étant comprise entre 30° et 60°, avec un maximum de perception aux environs de 45°. Cette technique demande un long et difficile apprentissage. Elle était couramment utilisée par les marchands chinois, associée au contrôle de la dilatation pupillaire réflexe (non induite par une variation de l'intensité lumineuse, mais élément d'une réponse émotionnelle à l'objet regardé). L'exemple classique, cité par Mae Rudolph (6) et bien d'autres vulgarisateurs est celui du monsieur qui regarde la photographie d'une jolie fille peu vêtue. (7)

La maîtrise de ces techniques est évidemment importante dans un monde conflictuel où l'individu est confronté à des sollicitations contradictoires qui mettent en péril son équilibre physique et mental. Elle permet en quelque sorte de "voir sans être vu", comme l'a écrit Mo Tseu. Par ailleurs, il ne suffit pas d'avoir des yeux pour voir. Cette vérité était déjà dans l'Ancien Testament : "Elles ont des yeux et elles ne voient pas" (Psaumes, CXV, 5-6). Cf également Racine : "Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?" (Athalie, I,1). L'important n'est donc pas l'œil, son acuité, sa valeur fonctionnelle, mais la façon de voir. C'est ainsi que l'entendait Gide dans les Nourritures Terrestres "Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée".

Les techniques du regard oblique intéressent aujourd'hui les grandes puissances pour la formation de divers chercheurs et techniciens, sans parler des "agents très spéciaux" qui subissent de sévères entraînements dans les multiples domaines qu'exigent leurs activités parallèles. Elles intéressent également les hommes politiques "in" qui cherchent par tous les moyens à appréhender la véritable

pensée de leurs interlocuteurs. Et les naturalistes de haut niveau qui peuvent ainsi étudier leur sujet dans un contexte plus large.

Nous savons aujourd'hui que, sous le couvert d'un secret rigoureusement gardé, de nombreuses personnalités du monde des arts et des lettres se sont intéressés, de façon plus ou moins assidue, aux techniques du regard oblique, soit grâce au voyage initiatique en Extrême-Orient, soit en Europe sous la direction des Maîtres orientaux de la discipline. Cependant, en conformité avec les traditions ésotériques de cette école, nous allions écrire : de cette secte, les noms n'ont jamais été révélés. Dans une étude très documentée publiée en 1961, Tanizaki Junichiro (8) étudie les textes de nombreux auteurs occidentaux et note que la connaissance transparaît dans leur écriture. Nous ne pouvons, ici, reprendre les arguments de Junichiro, ni même réaliser une étude détaillée des textes cités. Cependant à titre anecdotique, nous avons relevé quelques citations des auteurs de langue française :

BOSCO : "Cela semblait une vocation surnaturelle : il regardait. Il regardait au-delà de sa forme, de ses craintes, de ses désirs."

GAUTIER : "C'était des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur."

PROUST : "O merveilleuse indépendance des regards humains, retenus au visage par une corde si lâche, si longue, si extensible qu'ils peuvent se promener seuls loin de lui."

VALERY : "L'oeil est organe de la vision, mais le regard est acte de prévision, et il est commandé par ce qui doit être vu, veut être vu, et les négations correspondantes."

LOUYS : "Ils regardaient ces yeux comme les sirènes chantent. Qui passait dans leur lumière était invinciblement pris."

MALRAUX : "Nous ne regardons jamais un oeil pour lui-même (...) L'oeil est regard..."

Junichiro étudie ainsi plus de trois cents auteurs, essentiellement de langue anglaise, française et allemande. Il consacre un chapitre entier à la rhétorique du *visible* et de l'*invisible*, mais n'apporte pas de définition à la notion ambiguë du visible, tout au moins du visible pour les adeptes des disciplines supérieures de la vue. Le problème est posé, d'emblée, par les deux affirmations contradictoires, souvent citées, de Friedrich Novalis et d'Oscar Wilde (**NOVALIS** : "Nous sommes liés de plus près à l'invisible qu'au visible". **WILDE** : "Le vrai mystère du monde est le visible et non l'invisible"). Mais Junichiro n'apporte aucune réponse, et peut-être faut-il voir dans ce doute l'attitude d'un initié qui donne des clefs mais se refuse à fournir la solution. Les scientifiques qui ont étudié les phénomènes de la vue authentique ont employé, exactement, la même méthode.

C.H.C. et L.G.

(1) Héron d'Alexandrie ou Héron l'Ancien, mathématicien et physicien grec, inventeur de plusieurs machines dont la *fontaine de Héron* et l'*éolipyle*, auteur de nombreux traités consacrés à la mécanique et à l'optique, dont le *Catoptrique* où il étudie les phénomènes de réflexion de la lumière.

(2) Fechner Gustav (1801-1887), philosophe, médecin et physicien allemand, l'un des fondateurs de la psychophysique adaptée de la loi de Weber, auteur du *Zend Avesta oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits*, de *Théorie Physique et Philosophique des Atomes* et des *Eléments de Psychophysique* (1860)

(3) Hartline Haldan, physicien américain auteur d'expériences classiques sur le nerf optique de la grenouille. Il découvrit qu'il existait des zones d'hypersensibilité de la rétine, excitables par une seule fibre nerveuse, que le nerf répondait mieux quand la surface voisine recevait une excitation d'ensemble que lorsqu'un endroit précis seul était excité, etc...

(4) Mueller Conrad, professeur de psychologie et de neurologie à l'Université d'Indiana, membre du *National Research Council Committee*, auteur de *Sensory Psychology* et co-auteur de *Vision and Visual Perception* et de *Modern Learning Theory*.

(5) Poussin Nicolas (1594-1665), peintre français dont l'influence fut considérable sur les oeuvres classiques des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. D'abord influencé par le Titien, il évolua vers un classicisme de plus en plus dépouillé puis vers un lyrisme large et puissant.

(6) Rudolph Mee, écrivain et journaliste américaine, rédactrice en chef du *Medical World News*, collaboratrice de plusieurs revues scientifiques, dont *Today's Health* et *Life and Health*.

(7) "Cette modification n'est pas visible, sauf par une observation très attentive, mais les chercheurs qui ont découvert ce phénomène affirment que les marchands de jades chinoises en étaient conscients depuis des siècles" (C.Mueller). En notant l'agrandissement de la pupille, le marchand connaissait l'intérêt du client et en tenait compte pour fixer ses prix. On sait aujourd'hui que la réponse émotionnelle agrandit effectivement la pupille, ce qui augmente l'importance de l'image perçue. Cette mydriase pourrait même être acquise par une technique (non révélée), ce qui impliquerait une possible

intervention de la volonté sur le réflexe pupillaire.

(8) Tanizaki Junichiro (1896-1965), écrivain et philosophe japonais influencé par le réalisme occidental. Il s'est longuement penché sur les conflits du monde moderne et de la civilisation ancestrale (*Neige Fine*, 1948) et il a écrit une *Etude du regard intérieur à travers la littérature occidentale contemporaine* (1963).

LE FRONTISPICE représente l'Oeil Oudjat, l'oeil fardé du Dieu céleste souligné de la "tache étrange" qui émaille la joue du faucon, et qui est voyance totale, plénitude physique, fécondité universelle, vérité absolue, pureté infaillible, signe indestructible de la vie. *Egypte : Le Livre des Morts*.

APPENDICE 3 :

LES PLANTES MEDICINALES

DES INCAS ET KALLAWAYAS

Tamarinka



Ce chapitre sera traité dans le prochain bulletin. Il est important, non seulement par la nature du sujet (*Médecine par les plantes chez les Incas et les Kallawayas*) mais aussi par l'abondance des notes que nous avons ramenées d'Amérique du Sud et qui sont en cours de classement.

Les documents et les déterminations proviennent de Félicitas Moscoso, ethnobotaniste (Cuzco), du Dr Fernando Cabieses (Directeur du Musée de Lima), du Dr Jeronimo Eles, botaniste et anthropologue (Cuzco), du Dr Frisancho Pineda, spécialiste de la Médecine Indienne de l'Altiplano (Puno), du Dr Lancho, spécialiste de la flore et la faune de la pompa (Nazca), et de M... (Rio Uceyalli et rio Madre de Dios). Pour les guérisseurs itinérants des Andes, il sera fait appel, bien entendu, à l'indispensable KALLAWAYA de Louis Girault (Editions de l'ORSTOM, Paris 1984).

APPENDICE 4 :

CHAMPIGNONS MEDICINAUX

C. radians



La médecine traditionnelle andine utilise très peu de champignons, et pas davantage en médecine courante qu'en chamanisme. Rien de comparable, donc, à la médecine traditionnelle des Mayas et des Aztèques en Amérique Centrale, où le Teonanacatl, champignon sacré ou chair de Dieu joue le rôle des Anadenanthera, Virola, Brugmansia, et autres Banisteriopsis originaires de la selva amazonienne. Certains champignons, que nous avons eus entre les mains, n'ont pu être déterminés, ni par les botanistes présents ni par nous-même (ce qui n'étonnera pas quelques uns de nos amis, au savoir encyclopédique !). Nous nous contenterons de citer le genre.

Q = Quéchua A = Aymara E = Espagnol

Nomenclature : "Les Noms Valides des Champignons" Annales de la F.A.M.M., Berteau, Bon, Chevassut, Courtecuisse, Lecot, Neville, Proust. 2ème édition 1989.

FAMILLE DES SPHERIACEAE :

Xylaria hypoxylon (L.:Fr.) Grev.

(Q = Uchuj Ullkuypa) : Sec, broyé, fumé. Psychotonique, antiasthénique (Tribus du Rio Madre de Dios)

Xylaria sp. (Q = Jacha Kalla) : Frais ou sec, en décoctions, contre la stérilité et l'impuissance (Hautes vallées de Cherazani)

FAMILLE DES CORTICIACEAE :

Steccherinum sp., proche de ochraceum (Pers.in Gml.:Fr.) S.F.Grey.

(Q = Kallampa - E = Lacre bianco) : frais ou sec, broyé, en infusion contre les hémorragies vaginales et les leucorrhées, contre la jaunisse (chologogue). Hémorragies (usage externe). Sous-bois humides des Yungas, Coroico, etc...

Steccherinum sp., ? espèce amazonienne (Q = Khoto komoto ?). Traitement externe et interne des hémorragies et des brûlures.

FAMILLE DES CORTIOLACEAE :

Pycnoporus sanguineus (L.) Murr.

(Q. = Linli - A = Hinku hinku) : frais, en cataplasme sur les plaies. Sec, et bouilli dans l'eau

comme infusion antihémorragique. Utilisé également comme laxatif, en infusion avec des fleurs de *salvia*.

FAMILLE DES TRICHOLOMACEAE :

Laccaria sp., groupe *laccata* (Scop.:Fr.) Bk.& Br.

(Q = Chochochi - A = Phuka phuka - E = Loce) : lavage antiseptique des blessures purulentes et des infections vaginales. Altiplano péruvien et bolivien, hautes vallées de Charazani.

FAMILLE DES COPRINACEAE :

Coprinus sp., proche de *radians* (Desm.) Fr.

(Traduction du dialecte shipibo : Moleguala chico, champignon d'un seul matin) : Entre dans la préparation d'un onguent pour traiter les muscles malades. Amazonie péruvienne, région de Pucallpa.

FAMILLE DES LYCOPERDACEAE :

Lycoperdum sp., proche de *spadiceum* Pers.

(Q = Ppako - A = Phusa phusa) : En poudre, antiseptique et cicatrisant des blessures réputées incurables, sur les cloques des brûlures pour les cicatriser. Tonique et peut-être hallucinogène. Les Kallawayos recommandent de ne jamais respirer la poudre, qui serait très toxique. Région de Chajaya et autres lieux humides de l'altiplano (3800 m. et au-delà).

FAMILLE DES GEASTRACEAE :

Geastrum sp., proche de *coronatum* Pers. (= *limbatum* Fr.?)

(Q = Wira pacha tika - A = Pacha untu - E = Sebo de la tierra) : Sans doute le plus important des champignons médicinaux. Frais ou sec, broyé et dilué dans une préparation alcoolique avec du sang de vigogne, pour traiter les hémorragies buccales (qui sont sensées être les manifestations du châtimeut des *Achachilas*). Broyé et en décoction pour laver le corps des jeunes enfants afin de les délivrer du châtimeut de la Pachamama. Espèce spontanée sur les hautes punas, région de la cumbre de Yungas, au-delà de 4 400m.

FORMES STERILES :

Sclerotium clavus C.D.

(Q = Khampa - A = Kits) : cicatrisant des blessures profondes et des plaies incurables. Espèce des punas, spécialement de la région de Tihuanaco (4 000 m.).

Sclerotium sp. (non identifiées)

(Q = Pipiri - A = ?) : utilisé sec, réduit en poudre, directement dans les yeux pour traiter les débuts de cataracte (*nubes*). Autre espèce des punas, région de Tihuanaco, vers 4 000 m.

NOTE : Les indiens du Pérou et de Bolivie n'utilisent pas de champignons hallucinogènes à des fins récréatives, et les curanderos ignorent ostensiblement les psilocybes indigènes. Nous pensons surtout à *Stropharia* (*Psilocybe*) *cubensis* dont les pouvoirs psychotropes sont bien connus des chamanes, mais sont considérés avec mépris comme *impurs*. *Stropharia cubensis*, très recherché par les gringos hirsutes et salodorants sur les déchets des petites bananeraies sauvages, en bordure de l'Ucayalli, est appelé avec mépris par les shipibos "champignon de Pucallpa".



GUÉRISSEURS
ITINÉRANTS
DES ANDES

LE DEDAILE DE LA CORTINARIOLOGIE

Maurice HEULLANT

De tous les genres, le genre CORTINARIUS est de loin celui qui a intrigué, attiré et découragé le plus grand nombre de Mycologues amateurs. Essayons aujourd'hui de comprendre pourquoi !

Les Cortinaires constituent un monde au travers duquel le mycologue ne peut circuler que par un dédale où il se perd. Chaque année, il doit recommencer à les apprendre, à part quelques espèces classiques dont les caractères sont immuables et parfaitement distincts. A chaque automne il reste perplexe devant des espèces abondantes, mais de périodicité si aléatoire, qu'il doit alors avouer son impuissance à leur attribuer un nom d'espèce, quand ce n'est l'impossibilité à les classer dans un quelconque groupe ou sous-genre. A cela plusieurs raisons, une des principales tient à la quantité phénoménale d'espèces que renferme le genre CORTINARIUS, car s'il est un domaine où les mycologues sont en plein délire et en plein désaccord, c'est bien sur le nombre d'espèces décrites et connues !! Les bruits de couloirs (pardon!) d'arrière-salle d'Expositions mycologiques ou de Congrès de Cortinariologie, avancent, à 100 près, les chiffres de 2 à 3000 espèces, sans autres précisions, ce qui impressionne fortement les mycologues débutants; or si l'on se réfère à la littérature spécialisée, des cent-dix dernières années à nos jours, pour les seuls Cortinaires européens, on constate ceci :

- Primo - Que pour la représentation par dessins, peintures et photographies
 - en 1881 H.C COOKE en présente 165 espèces
 - en 1893 BRITZELMEYER en représente lui 282 espèces
 - en 1919 JULLIARD et HARTMANN 180 espèces
 - en 1927 BRESADOLA seulement 69 espèces
 - en 1930 KONRAD et HAUBLANC en figurent 161 espèces
 - en 1935 LANGE pas plus de 121 espèces
 - en 1960 MOSER ,spécialiste du genre 190 espèces, pour en terminer par CETTO qui en 1987 en a publié et photographié 265 espèces, soit 17 espèces de moins que BRITZELMEYER cent ans plus tôt.

- Secondo - Que pour les descriptions et diagnoses sans dessins ni figures
 - en 1874 FRIES en décrit 234 espèces
 - en 1915 RICKEN à peine 200 espèces
 - en 1953 KUHNER et ROMAGNESI en décrivent 319 espèces, et
 - en 1962 SINGER pas plus de 270 espèces soit à peine 40 de plus que FRIES 90 ans plus tôt. Avec le Dr HENRY, une nouvelle génération de spécialistes, dits " Cortinariologues "était apparue, mais la production de ce dernier, est si prolifique, si dispersée et aussi si controversée, malgré toutes les découvertes récentes des espèces du Chêne-vert, qu'on lui doit, qu'il est pratiquement impossible d'en faire le bilan ! Toutefois la Cortinariologie conquiert son droit de reconnaissance et ses lettres de noblesse, à partir des années 80, avec la parution en 1978 du Guide de Détermination des Champignons de Meinhard MOSER, spécialiste des Cortinaires, qui en décrit 508 espèces, soit 200 de plus que KUHNER et ROMAGNESI en 1953.

Dès lors les choses vont très vite. En 1988 André TARTARAT en publie et décrit 1358 espèces et Fernand TRESCOL fait la diagnose dactylographiée de 1860 espèces. A noter que : Les travaux de ces deux Cortinariologues étant, pour une bonne partie fait de compilation, ils reconnaissent volontiers en " aparté ", qu'il faudrait probablement en " éliminer " près de 600 pour être beaucoup plus proche de la réalité. Tout cela nous donne un aperçu de l'inflation du nombre de descriptions et aussi de leur démesure, bien sûr, au fil des décennies, les connaissances ont progressées, se sont affinées, les échanges entre mycologues ont été plus fréquents, les publications se sont multipliées et vulgarisées, les progrès en optique, en macro et microchimie ont été très importants, et avec l'essor de l'automobile les territoires fongiques beaucoup mieux explorés et reconnus. Les Cortinaires seraient-ils donc devenus plus facilement abordables aujourd'hui qu'hier ? J'en ne le pense pas ! car même si, sur les 3000 espèces annoncées il n'en reste que 1100, ceux-là sont toujours aussi difficiles à cerner, et aussi rétifs à nous dévoiler leur identité, parce que l'aspect des cortinaires varie à l'infini, qu'en plus de cette palette multicolore, il y a tous ceux qui vont complètement changer de couleur en 24 heures, tous ces feuillets qui nous ravissent par leurs couleurs si vives lors de la cueillette et qui seront dès le lendemain, devenus uniformément rouillés, par le mûrissement de leurs spores, tous ces *Telamonia hygrophanes* qui auront en se desséchant complètement changé de tons et d'aspect, ces *Myxacium* dont la viscosité se sera envolée au moindre changement de température ou au moindre courant d'air. Et comment s'y retrouver, dans un genre qui comprend à la fois : des espèces opaques et massives de 25 cm de hauteur et autant de diamètre, avec un pied obèse approchant les 100 mm, et, à l'opposé des carpophores minuscules et fragiles d'à peine quelques centimètres, à pied élancé et grêle de seulement 2 mm, à chapeau conico-campanulé parfois strié par transparence; et cette fameuse cortine ! à qui le genre doit son nom, si souvent absente, qu'il faut presque avoir un sixième sens, pour en déceler la présence sur le pied ou sur le chapeau. Enfin lorsque le mycologue persévérant, aura, avec les années, un peu plus de pratique et de flair, réussi à classer du premier coup sa trouvaille dominicale, dans son genre, son sous-genre et peut-être dans sa section, viendra la tâche la plus difficile : lui trouver son nom d'espèce, car c'est alors qu'il lui faudra pénétrer dans ce fameux "dédale de la littérature cortinariologique", en prenant bien garde au départ, de ne pas se tromper d'école, ni d'auteur. Si vous le voulez bien, nous allons faire un essai ? Mesdames et Messieurs, vous êtes priés d'attacher vos ceintures!

Commençons par ces Cortinaires tant de fois portés sur les fonts baptismaux que cela leur a permis de se camoufler sous une nouvelle identité tous les dix ans, ou presque et prenons en trois en exemple, tous trois très connus et très facilement reconnaissables : un *Dermocybe*, un *Phlegmacium* et un *Sériceocybe*.

Primo. - <u><i>Dermocybe phoenicea</i> (Bull. ex Maire) MOSER</u>		7 Synonymes
<i>Agaricus</i>	<i>phoeniceus</i> BULLIARD	1793
<i>Agaricus</i>	<i>cinnamomeus</i> x <i>semisanguineus</i> FRIES	1831
<i>Agaricus</i>	<i>sanguineus</i> KROMHOLZ	1831
<i>Cortinarius</i>	<i>multissimus</i> QUELET	1873

Cortinarius cinnamomeus	FRIES	1874	
Cortinarius phoeniceus	René MAIRE	1911	
Dermocybe miltina	RICKEN	1912	
Secundo - <u>Cortinarius rufoolivaceus</u>	FRIES	1896	6 Synonymes
Agaricus rufoolivaceus	PERSOON	1801	
Cortinarius testateus	COOKE	1883	
Cortinarius orichalceus var. russus	QUELET	1888	
Cortinarius decoratus	BATAILLE	1909	
Phlegmacium rufoolivaceum	RICKEN	1912	
Cortinarius rufoolivaceus var. decoratus	BATAILLE	1912	
Tertio - <u>Cortinarius pholideus</u>	FRIES	1836	7 Synonymes
Agaricus psammocephalus	BULLIARD	1793	
Agaricus areneatus	PERSOON	1801	
Agaricus lepidomyces	ALBERTINI et SCHWEINITZ	1805	
Agaricus pholideus	FRIES	1818	
Cortinarius arenatus	FRIES	1836	
Cortinarius sblanatus	GILLET		
Cortinarius lepidomyces	SCHROETER	1889	
Inoloma pholideum	RICKEN	1912	

Après cette avalanche de synonymes, on pourrait penser que ces Cortinaires, dans ce siècle écoulé, étaient rares et peu connus ? erreur ! Cortinarius rufoolivaceus est cité 26 fois par d'éminents mycologues, dans de nombreuses publications de 1811 à 1920. Cortinarius Pholideus est lui, cité 29 fois de 1818 à 1925, et ces mycologues qui avaient pour nom : BATAILLE, BERCKELEY, BRESADOLA, BULLIARD, COOKE, FRIES, GILLET, KARSTEN, KONRAD, MAIRE, PERSOON, QUELET, RICKEN, SACCARDO, SECRETAN, VELENOVSKI. etc, etc... étaient renommés dans le monde entier, pour leurs travaux et pour leur compétence; malgré toute l'admiration et la vénération que nous leur portons, on est tout de même dans l'obligation de constater, que des Cortinaires aussi communs et redisons-le aussi reconnaissables à priori, ont dû poser de sérieux problèmes à ces éminents mycologues; lorsque FRIES en 1821, nomme le Dermocybe phoenicea MOSER : Agaricus cinnamomeus x semisanguineus et que cinquante ans après il le rebaptise Cortinarius cinnamomeus et la même année il nomme Agaricus cinnamomeus var. semisanguineus le Dermocybe semisanguinea MOSER; Que BATAILLE en 1909 nomme le Cortinarius rufoolivaceus FRIES : Cortinarius decoratus, pour trois ans plus tard en faire un Cortinarius rufoolivaceus var. decoratus; Que Fries a des difficultés avec Cortinarius Pholideus qu'il nomme d'abord Agaricus pholideus en 1818, puis Cortinarius pholideus en 1836 (nom qu'il porte toujours aujourd'hui.) que la même année, le même champignon il le nomme Cortinarius arenatus, arrêtons là ces quelques exemples, car la liste est longue et cela deviendrait vite fastidieux et n'apporterait rien de plus.

Il n'est pas dans mon propos, ni dans mes intentions, de critiquer ces grands mycologues qui furent nos maîtres, et à qui nous devons l'essentiel de nos connaissances mycologiques avec tous les plaisirs que nous en retirons, aussi je me

dois pour atténuer la portée de ces quelques remarques, vous citer ces lignes "in extenso" d'un autre monument de la mycologie universelle : le Professeur Roger HEIM « Des mycologues disparus, comme Frédéric BATAILLE, René MAIRE, Louis JOACHIN, ont prouvé une connaissance remarquable, à la fois visuelle et traditionnelle de ce genre. Aujourd'hui nous doutons qu'il existe un mycologue capable de manifester sur le terrain, une sûreté de diagnostic comparable. On n'apprend pas les Cortinaires dans les livres, on les découvre et on les caractérise sur le terrain. Mais c'est souvent pour soi-même; chaque mycologue éprouve une sorte d'incapacité à superposer sa propre connaissance des formes, à celles que la littérature ou qu'un autre spécialiste lui révèlent. » Refermons cette parenthèse pour en terminer avec l'imbroglie des noms spécifiques, en ajoutant au dossier, la non-concordance de la classification des Cortinaires dans les flores les plus récentes. Si on compare le traitement du genre par KUHNER et ROMAGNESI, MOSER et TARTARAT, on s'aperçoit que K. et Ro. décrivent : 1 Genre, 4 Sous-genres, 4 Sous-groupes, 53 Groupes pour 319 espèces; que MOSER décrit : 2 Genres, 6 Sous-genres, 39 Groupes pour 508 espèces; que TARTARAT traite de : 2 Genres, 5 Sous-genres, 58 Sections pour 1358 espèces. Que le sous-genre Hydrocybe de K. et R. disparaît chez MOSER, que le sous-genre Cortinarius de MOSER est absent chez TARTARAT et KUHNER et ROMAGNESI, que chez ceux-ci manquent les sous-genres Sériceocybe et Leprocybe de MOSER et de TARTARAT. Que certaines espèces de KUHNER et ROMAGNESI ne sont pas citées dans la Flore de MOSER, pourtant plus récente et enrichie de 190 espèces supplémentaires. Ces espèces qui sont : Cort. ionochlorus MAIRE, Cort. cyanopus KONRAD et MAUBLANC, Cort. elegantissimus HENRY, Cort. parvulus HENRY ; que Dermocybe anthracina (Fr.) RICKEN de la Flore de MOSER se nomme Cort. concinnus KARSTEN dans la Flore Analytique de KUHNER et ROMAGNESI. Avant de terminer cette nomenclature lassante et indigeste, jetons aussi un coup d'oeil amusé et furtif, sur la pseudo-parenté de certaines espèces, les appellations et descriptions de quelques autres, dans la littérature actuelle. D'après cette pléthore de Cortinaires décrits, il semblerait que les mycologues " inventeurs ", puisqu'il faut les appeler ainsi, aient été souvent à court de vocabulaire descriptif, ou emportés parfois par l'affectif de leur subconscient soient restés en panne d'invention ! CONSEQUENCE : Primo, une multitude portent le même nom ; Secundo, beaucoup sont affublés de noms fantaisistes, ou de prénoms qui ne correspondent à rien, ou de nom de région ou Pays ; Tertio encore plus que dans les autres genres, le nec plus ultra est de le dédier à un autre mycologue, ce qui, il faut l'avouer, n'apporte rien à l'identification du champignon. Prenons quelques exemples dans l'ordre précité :

Primo - Le même nom multiplié par X : 5 Cortinarius colus (à pied en quenouille) selon FRIES, RICKEN, SMITH, QUELET et HENRY + un Cort. pseudocolus de MOSER ; 5 Cort. candelaris (brillant comme la flamme d'une chandelle) selon FRIES, BRESADOLA, LANGE, MOSER et HENRY + un Cort. Pseudocandelaris de MOSER ; 3 Cortin. duracinus (à pied dur) selon KUHNER, LANGE et HENRY + un duracinellus d'HENRY, un subduracinus d'HENRY et un pseudoduracinus d'HENRY ; 5 Cortinarius rigens + un pseudorigens, un subrigens et aussi des delibutus, privignus, claricolor etc, etc...

Cort. odoratus = C. odorant	: Cort. aromaticus = C. à odeur aromatique
Cort. parviflorus = C. parfumé	: Cort. fragrantior = C. très parfumé
Cort. solis-occidens = C. coucher de soleil	: Cort. flos-paludis = C. fleur de marais
Cort. montis-dei = C. montagne de Dieu	: Cort. regis-romae = C. roi de Rome

Les B-C-B-G :

Cort. notabilis = C. notable	: Cort. collocandus = C. établi
Cort. argutus = C. expressif	: Cort. laetus = C. gai

Ceux un peu moins intéressants et plus ou moins douteux :

Cort. inconspicuus = C. insignifiant	: Cort. divulgatus = C. très banal
Cort. dissensio = C. contradictoire	: Cort. simulatus = C. imitateur
Cort. insolitus = C. insolite	: Cort. multivagus = C. indéterminable
Cort. evestigatus = C. dépisté	: Cort. miraculosus = C. miraculeux
Cort. magicus = C. magique	: Cort. flagellostriatus = C. strié et fouetté

et même parfois peu ragoûtants et peu fréquentables :

Cort. mucifluus = C. morveux	: Cort. liquidus = C. coulant
Cort. corrosus = C. rongé	: Cort. stillatitius = C. dégoûtant
Cort. miser = C. misérable	: Cort. procax = C. insolent
Cort. deceptivus = C. trompeur	: Cort. fraudulosus = C. fourbe
Cort. personatus = C. masqué	: Cort. diabolicus = C. diabolique

Tous ceux venant de très loin, ou presque :

Cort. americanus = C. américain	: Cort. japonica = C. du Japon
Cort. huronensis = C. de l'Ontario	: Cort. occidentalis = C. d'Occident
Cort. danica = C. du Danemarck	: Cort. norvegica = C. de Norvège
Cort. bavaricus = C. de Bavière	: Cort. damascenus = C. de Damas
Cort. cypriacus = C. de Chypre	: Cort. tarnensis = C. du Tarn
Cort. nanceiensis = C. de Nancy	: Cort. morlaisianus = C. de Morlaix, et
aussi : Cort. casimiri = C. de Casimir	: Cort. danili = C. de Daniel
Cort. dyonisiae = C. de Denise	: Cort. joannae = C. de Jeanne
Cort. henrici = C. d'Henri	et probablement quelques autres.

Tertio - Enfin le who s who de la Mycologie. En 1986 Roland SABATIER et Georges BECKER, firent paraître un livre humoristico-scientifique (au demeurant fort bien fait) sur les champignons, qu'ils intitulèrent " Le Gratin des Champignons ". Eh bien! Les Flores réservées aux Cortinaires, pourraient s'appeler " Le Gratin des Mycologues." Tout ce qu'il y a de bien dans ce domaine depuis un siècle et demi y trouve sa place, citons en quelques-uns au passage :: ADALBERT, ARCHER, BATAILLE, BOUDIER, BRESADOLA, BULLIARD, CHEVASSUT, COOKE, DARWIN, FAVRE, GILLET, HAAS, HENRY, JOACHIN, JUNGH, KAUFFMANN, KONRAD, KROMBOLZ, KUHNER, LANGE, MAIRE, MARCHAND, METROD, MISERMONT, MOSER, PERSON, PILAT, REUMAUX, RICKEN, RIOUSSET, ROMAGNESI, SCHAEFFER, SOMMERFELT, TRESOL, VAGNET, VELENOVSKI.....etc,etc....

A titre d'information, je signale aux amateurs et futurs inventeurs, qu'il reste, on ne sait pourquoi ? quelques grands noms disponibles comme :

Pour terminer en beauté, 3 diagnoses, sur les 2000 existantes, pour bien savoir ce que parler veut dire, et à quoi correspond " un ocracé-brun olivâtre " qu'il ne faut surtout pas confondre avec " un brunâtre-ocre olivacé ."

Cortinarius bavaricus MOSER (lanati 10 sp.)

Petite espèce à chapeau brun-olivâtre, filamenteux jaune d'or, puis plus jaune-brun, centre brun-rouille, stipe ocracé jusqu'à brun-jaunâtre, voile jaune en bracelets, lames gris-brun-jaune, puis jaune-brun-rouille. Sp. 7-8-10 x 4-5-5,5, sous Aulnaie.

Cortinarius cephalixux (Secret.) MOSER (triumphantes 7sp.)

Chapeau 3-8 visqueux, brun-jaune à brun-olivâtre, parfois plus clair, fauve-argillacé voire jaune-ocracé, ponctué au disque de granulations de subconcolores à brunes, lames sinuées-adrées argillacées-blanchâtres bientôt sordescentes, brun-argillacé à la fin. Squames ou zones du stipe brun-olive, jaune-olivacé, brun-ocre-verdâtre, brun-gris à gris-violet, odeur d'herbe pourrie. Sp. 8-10-II x 5-6, feuillus et conif.

Cortinarius diabolicus MOSER (anomalii 16 sp.)

Chapeau 3-7 cm. violet-lilacin ou gris lilacin dans la jeunesse, puis brunâtre. Lames bleuâtre-violacé, brun-roux avec l'âge, stipe claviforme bleuâtre puis décoloré-argenté, ocracé dans le bas de 6-12 x 1, sp. 8-10 x 6-8, feuillus et conifères.

QUESTION SUBSIDIAIRE : A quoi correspondent les termes suivants ?

Jaune-brun, jaune-olivacé, jaune-ocre, brun-argillacé, brun-ocre, brun-rouille, brun-roux, brun-olivâtre, argillacé-blanchâtre, fauve-argillacé, gris-brun, gris-violet, gris-lilacin, lilacin-violet.....no comment !

En conclusion de cette brève incursion un peu fastidieuse, dans les méandres de la Cortinariologie, un tantinet iconoclaste, car due aux états d'âme d'un amateur, qui depuis trente ans, traîne ses bottes dans une bonne partie de la France sylvestre et de pas mal de Congrès mycologiques; qui malgré tout, est toujours atteint du virus "Myco ", et possède toujours la foi, malgré qu'il lui soit pénible de constater que cette partie de la science mycologique, qui traite des Cortinaires, est toujours aussi ardue, difficile et compliquée, dans l'état actuel des choses! Que les Congrès spécifiques qui lui sont consacrés depuis quelques années ne semblent pas porter leurs fruits ; Qu'aucun progrès n'apparaît au niveau de la remise en ordre de la taxonomie et rien ne semble dénouer l'imbroglie nomenclatural.

Le mycologue amateur que je suis, n'est pas sûr d'entrevoir un jour une issue au problème des Cortinaires, et, s'il m'arrive parfois, au cours de réflexions sur le sujet, de croire détenir des solutions, c'est certainement le résultat d'une grande naïveté et d'un délire onirique . Mais comme je suis loin d'être égoïste permettez, qu'en cinq propositions, je vous en fasse partager les grandes lignes.

- A - Revoir le système descriptif, en repartant sur des bases nouvelles et plus rigoureuses. Id est : Croquis sur papier quadrillé millimétré à l'échelle 1/1, utilisation systématique d'un seul code de couleurs, quitte à en créer un spécialement pour la mycologie, si ceux existants ne conviennent pas.
- B - Encourager et aider tous les bons dessinateurs-mycologues à peindre des Cortinaires bien identifiés, collationner toutes les oeuvres existantes.

- C - Faire un travail collectif au niveau de tous les éminents Cortinariologues, pour mettre sur pied, une seule et unique flore européenne des Cortinaires à l'instar de ce qu'on fait les Botanistes avec " Flora europaea ", en mettant de côté les inimitiés et le chauvinisme.
- D - Souhaiter, que les scientifiques de laboratoire, qui manipulent si bien, les microscopes modernes, la macro et la microchimie ou la chromatogrammie, aient la volonté et les moyens nécessaires, pour se pencher sur le problème.
- E - Pour nous amateurs, Cortinariologues ou Cortinariophiles, que nous puissions continuer à nous promener dans les bois et les forêts pour cueillir des Cortinaires anonymes, ne serait-ce que pour le plaisir des yeux, et s'il nous arrive, de seulement en apprivoiser que trois par an, nous aurons au moins la satisfaction, même au terme d'une très longue vie, de ne pas avoir épuisé le sujet.

```

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX
X  Dis Monsieur, c'est quoi un Cortinaire ?  X
X ----- X
X X X
X      Champignon terrestre à chapeau # charnu et pied confluent, à X
X      lames adnées-sinuées, ou libres, minces et serrées, peu fragiles, à X
X      chair putrescible, à voile partiel formant une cortine aranéeuse sur X
X      le carpophore, et parfois sur le stipe un anneau cortiniforme reli- X
X      quat du voile universel. La spore est brun-rouille, toujours # ornée X
X      de verrues, citriforme ou amygdaliforme, rarement ronde, variant de X
X      5 mu à 15 mu de longueur. Carpophore, chair et lames de toutes les X
X      couleurs, rarement blanches. Habitat majoritairement sylvatique, tous X
X      les Cortinaires sont mycorhiziques de végétaux. X
X X X
XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

```

Bibliographie :

BESSON Yves ,Petit dictionnaire des noms scientifiques de champignons. Aix en Prov.
 CETTO Bruno , I funghi dal vero Trento 1987
 HEIM Roger , Les Champignons d'Europe Paris 1957
 KUHNER et ROMAGNESI ,Flore Analytique des Champignons Supérieurs Paris 1953
 MOSER Meinhard ,Die Röhrlinge und Blätterpilze Stuttgart 1978
 TARTARAT André , Les Cortinaires Bellegarde 1988

Montfavet 15 mars 1990
 HEULLANT Maurice

LES CHAMPIGNONS ET LES POLLUTIONS

CONFERENCE DE RENE-CHARLES AZEMA A LONS LE SAUNIER

Le 5 Juin 1989 à l'occasion de la Journée Internationale
de l'ENVIRONNEMENT

(SUITE)

LE CADMIUM :

Il s'agit d'un métal blanc obtenu comme production secondaire dans la métallurgie du plomb, du cuivre et surtout du zinc. Il est malléable et ductile. Ce corps est utilisé industriellement pour la fabrication de produits anticorrosifs, de vernis et des plastiques.

Comme pour le mercure le cadmium rejeté dans la biosphère est en constante augmentation. Il s'accumule dans les boues des stations d'épuration et ces boues, utilisées comme engrais, les font passer dans les légumes qui deviennent toxiques. Dans une alimentation normale, l'homme en absorbe de 3 à 7 ou 8 millièmes de mg. par jour dont une partie est inhalée à travers les fumées des cigarettes. Savez-vous qu'une cigarette, une anodine cigarette, contient 2 mg. de cadmium dont 5 à 10% sont inhalés même par les non-fumeurs et les enfants ? L'OMS recommande de ne pas dépasser 4 à 5 dixièmes de mg de cadmium par semaine. Une cigarette permet, par inhalation, l'absorption de 1 dixième de mg. de cadmium. C'est-à-dire que 5 cigarettes constituent la dose limite pour une semaine.

Que se passe-t-il si l'on dépasse ces normes ? En phase aiguë une gastroentérite se manifeste si le cadmium a été absorbé par voie buccale (légumes, champignons). Des atteintes pulmonaires apparaissent s'il a été absorbé par voie respiratoire.. Et puis il existe une toxicité chronique, car le cadmium est un métal cancérigène.

Mais dites-moi : d'où peut venir le cancer de papa ou maman ? Des dégâts rénaux apparaissent tardivement, un mois environ après des ingestions de 35 millièmes de mg par jour : *Fumée de cigarette comprise*. Mais dites moi d'où peut venir le mal de reins de mon frère ou de ma tante ?

Les japonais ont identifié une maladie qui porte le nom poétique de Itai-Itai et qui déforme le squelette. Elle est due au cadmium. Charmant métal, n'est-ce pas ? Oui, mais les champignons ? J'y arrive ! Les champignons ont encore, pour ce métal, le même amour que pour le mercure. Ils accumulent dans les mycéliums et les carpophores le cadmium apporté dans les sols par les hommes.

Des analyses de champignons recueillis dans des zones exemptes de pollution directe, faites un peu partout en Europe (mais pas en France) ont donné des résultats surprenants. Quelques exemples pris durant les années 1977 à 1980. En Allemagne Fédérale : jusqu'à 10,4 mg, 20 fois le taux officiel OMS. Mais une Psalliote de la famille des Rosés des prés (*perrara*) : 20mg/Kg frais soit environ 40 fois le taux O.M.S. pour une journée. Le record est actuellement détenu par la Suède avec 30mg de cadmium sur un kg de champignons frais, soit environ 60 fois la dose journalière tolérée. Nous sommes bien loin des taux limites indiqués par l'O.M.S. : 4 à 5 dixièmes de mg par jour. Je ne veux pas vous abreuver de chiffres, mais il fait savoir que ce sont surtout les Psalliotes (famille des Rosés des prés) qui ont le plus de cadmium : plus de 5 mg au kg frais, soit dix fois plus que le taux d'alerte. La BGA allemande considère qu'un adulte de 70 kg ne doit pas dépasser un apport de 53 centièmes de mg par semaine. Cela correspond à environ 200 à 250 grammes de champignons provenant d'une zone non polluée. Mais en ce qui concerne les Rosés des prés et leurs proches, il faut limiter la consommation à 100 gr. par semaine...ou mieux rejeter ces espèces de toute consommation .

LE THALLIUM :

C'est un métal que l'on trouve dans quelques pyrites. Il a la couleur et la malléabilité du plomb. Il est utilisé en métallurgie, par les industries électriques, également comme raticide et comme catalyseur dans la synthèse des matières plastiques. C'est un redoutable poison. Il est mortel inhalé ou ingéré en quantités infimes : un gramme environ ou même moins. En mycotoxicologie, les problèmes posés par le thallium sont moins préoccupants que ceux posés par le mercure et le cadmium. Les champignons n'ont pas la propriété d'accumuler le thallium, aussi ne trouve-t-on pas dans les carpophores des taux supérieurs à ceux du milieu ambiant.

En France, on n'a jamais donné d'analyses ni pour le thallium ni pour le cadmium. Nous devons nous référer encore une fois aux recherches étrangères. Ruth Seeger a signalé en septembre 1982 que 421 espèces de champignons ont été analysées en Europe (France exclue). Les taux reconnus sont de l'ordre de sept dix millièmes à douze centièmes de mg par kilo de champignon frais, ce qui est insignifiant. Oui, mais aux abords des mines de pyrite les résultats sont effrayants : plus de 1 gramme par kilo. Cela signifie que la moindre consommation de champignons récoltés en ces lieux entraîne presque automatiquement la mort. La localisation de ces mines doit éviter tout accident, mais a-t-on pensé à indiquer leurs abords ?

LE PLOMB

C'est un métal qui se ternit à l'air par suite de la formation superficielle d'un carbonate sodique, type céruse, qui se dissout dans l'eau de pluie ce qui la rend alors toxique, mais non dans les eaux de source qui contiennent des sulfates. C'est ce carbonate et les eaux de pluie contaminées à son contact qui sont à la base des pollutions par le plomb.

Vous connaissez bien sûr l'utilisation du plomb par les industries. J'en cite quelques unes simplement : fabrication de tuyaux, de feuilles pour des revêtements, des plaques d'accumulateurs dans lesquelles il est allié à l'antimoine qui augmente sa durabilité. Il sert encore de protecteur contre les rayons X ou gamma qu'il absorbe facilement. Son utilisation dans la fabrication du plomb tétraéthyle utilisé comme antidétonant dans les carburants, dont il améliore la qualité, reste la plus dangereuse pour l'homme et l'environnement. Ce plomb est extrêmement toxique et la dose maximale autorisée dans les carburants est de un tiers de cm³ par litre.

La pollution de l'environnement par le plomb est due à 80% au rejet du plomb tétraéthyle par les gaz d'échappement des moteurs à explosion. Il retombe sur les routes, et il y a alors formation de ce carbonate toxique que les eaux de pluie dissolvent et entraînent dans les sols avoisinants. Les eaux domestiques drainent, elles, 16% du plomb pollueur.

Dans les sols pollués, les mycéliums et les carpophores des champignons recueillent ce carbonate de plomb, mais NE LE CONCENTRENT PAS comme ils concentrent mercure et cadmium. Que signifie cette observation ? Là où le ruissellement n'apportera pas de plomb, les champignons (et les légumes) en seront totalement dépourvus. Mais il n'en sera pas de même aux abords des routes et plus particulièrement aux abords des voies à grande circulation.

Pour le plomb également, l'OMS a fixé le taux à ne pas dépasser. Le taux acceptable est de 0,3mg par jour à 3mg par semaine. En 1979, en Bulgarie (mais où diable faut-il prendre des références faites de mieux ?) on a mesuré le taux de plomb dans des cèpes récoltés le long et aux abords d'une autoroute. Voici les résultats :

- Jusqu'à 10 m de l'autoroute, taux de pollution 25 fois le taux journalier admissible.
- Entre 30 et 80 m, 3 à 4 fois le taux journalier.
- Entre 80 et 120 m, taux acceptable.
- Au-delà de 120 m, taux insignifiant.

En Finlande, à Helsinki, des champignons récoltés au bord d'un parc à voitures ont donné des taux de 14 fois les normes, ce qui est très toxique. En Allemagne Fédérale, cela donne 4mg/kg frais, soit 12 à 13 fois la dose journalière. En Suisse de 1,6 à 4,6 mg/kg frais, plus de 15 fois la dose journalière. En Suède 3,6mg/kg frais, 10 fois la dose journalière.

L'absorption orale des sels de plomb provoque des empoisonnements aigus qui se manifestent par une soif intense, des coliques (dites coliques de plomb) des sueurs froides, des paralysies, des convulsions. Il semble qu'actuellement on veuille remédier à tous ces incidents qui, hélas, ne concernent pas seulement les champignons. Les légumes, les fruits sont également très contaminés par les gaz des voitures. Chez eux le plomb n'entre pas, il reste en surface, il est donc indispensable de bien laver tous les légumes, tous les fruits avant de les consommer, si l'on ne veut pas ressentir les symptômes d'un empoisonnement par ce métal. Et cela en attendant la généralisation de l'essence sans plomb.

TCHERNOBYL

LA PREUVE DU MENSONGE

Contrairement aux affirmations officielles, le Sud-Est de la France a bien été contaminé par l'accident de Tchernobyl. Regardez bien les tableaux suivants : ils confirment les affirmations de la CRII-RAD. Ils sont extraits d'un travail publié par la Commission de la Communauté Européenne chez ELSEVIER (Londres et New-York), *Transfer of Radionuclides in Natural and Semi-Natural Environments*. L'article qui nous intéresse est signé par des chercheurs français du CEN de Cadarache, MM. Maubert, Duret, Combes et Roussel : *"Behaviour of the radionuclides deposited after the Tchernobyl accident in a mountain ecosystem of the french southern Alps"*. La montagne en question est le Boréon, au nord de Nice, lieu de villégiature bien connu. Sur les documents, nous avons encadré le Cs137, calculé en poids *sec*. Sans commentaire ! Sinon que la pollution a augmenté dans le temps et que les champignons concentrent les radioéléments..

TABLE 1 : RADIOACTIVITY OF A CONIFEROUS FOREST SOIL IN THE BOREON AREA. ALTITUDE = 1650 m. (Bq/kg dry matter)

DATE (d)	SOIL LAYER (cm)	103 Ru	106 Ru+Rh	134 Cs	137 Cs	110m Ag	125 Sb	144 Ce+Pr
153	0 - 4	1020	4400	2250	5700	60	200	88
	4 - 10	34	178	75	502	4		
	10 - 20			32	140			
	20 - 30			11	42			
	30 - 40			3	10			
1319	0 - 3		284	1165	6145		98	
	3 - 5		640	1030	5400		75	
	5 - 10		1150	263	1395		37	
	10 - 20		130	257	1100		23	
	20 - 30		129	158	672		22	

... Number of days since fallout.

TABLE 3 : RADIOACTIVITY OF THE TOP LAYER OF GRASSY MOUNTAIN SOILS IN THE CAVALET AREA. (Bq/kg dry weight).

DATE (d)	SAMPLE N°	SOIL LAYER (cm)	110m Ag	106 Ru+Rh	134 Cs	137 Cs	125 Sb
548	1		100	1554	3154	9557	
548	2		52		61	254	
548	19	0 - 4,5	54	10439	12592	38729	235
		4,5 - 9		2210	2038	8329	86
		9 - 13,5		670	717	2293	
		13,5 - 18		222	164	535	
1319	19b	0 - 4,5		4000	9330	48730	410
		4,5 - 9		530	1410	7010	97
		9 - 13,5		494	788	4260	78
		13,5 - 18		360	380	2134	28
		18 - 22,5		232	184	1030	33

AZEMA : VIVE LA VIE

Mes amis, lorsque je mourrai,
Ne plantez pas un arbre au cimetière.
Je ne suis pas Musset !

Matière j'ai été,
Poussière : je le suis.
Je veux faire un retour
dans la belle Nature
retrouver dans ses bras
la beauté de la Vie.
Je serai dans la rose,
aussi dans son parfum
que viendront respirer toutes les jolies dames.
Même dans ses épines, pour les gens importuns.
J'aiderai l'escargot à faire sa coquille.
Oh ! Ne me mangez pas surtout !
Ne jouez pas l'anthropophage
Laissez moi donc à mes ramilles
A mon ciel bleu, à mes herbages.

Le vent m'emportera
un peu partout sans doute,
mais vous me trouverez après les chaleurs d'Août,
dans un coin du Jura.
Je serai dans le Cèpe pour les honnêtes gens.
Peut-être dans la guêpe pour tous les malveillants.
Je me disperserai dans tous les champignons
qui furent mes amis alors que je vivais
comme vous aujourd'hui.
Vous les verrez par là, mes anciens compagnons.
Je suis eux, ils sont moi.
Sous le soleil ou sous la pluie, regardez nous pousser.
Je serai dans le grain qui grossit sur la treille
Et vous boirez mon vin, du Jura, la merveille.
Matière j'ai été,
Poussière : je le suis.
Et à l'Eternité, à la belle Nature
Qui avec moi verdoie, ces pensées je dédie.
Joignez-vous à ma voix, amis :
Vive la vie !

RAMASSEURS DE CHAMPIGNONS :

les ayants droit aux biens communaux

L. GIACOMONI

LA GUERRE DES CHAMPIGNONS : depuis quelques années, c'est le titre, constamment répété, de la presse quotidienne. En automne, bien entendu. Et c'est une guerre ! La mobilisation générale est décrétée dès les premières pluies de septembre. Ici et là, des commandos de "territoriaux", le fusil à la bretelle, interceptent et fouillent les véhicules, ouvrent les coffres, mettent à jour des objets délictueux, cageots de cèpes, de giroles ou de sanguins...mais aussi fruits et légumes "ramassés" par des citadins voraces dans leur épopée sauvage. (1) La colère monte. On fait le coup de poing. (2) Les narines saignent et les maires signent des décrets, font appel à la force publique pour éviter les jacqueries. Les gendarmes verbalisent et saisissent les objets de la colère paysanne. (3) Et bientôt s'installe le racket sur les territoires communaux : on vend à prix d'or des "cartes de ramassage" qui ne donnent que des droits limités (4). Ce n'est plus seulement le citadin vénal qui est traqué par les argousins, mais le voisin, le cousin d'en face (tu quoque, fili !) et même le malheureux qui paie ses impôts n'échappe pas à la férocité des communes mycolâtres.

Est-ce légal ? Autrement dit, a-t-on le droit dans notre pays d'établir une détermination "raciale" entre citoyens propriétaires, c'est-à-dire encore d'interdire aux résidents secondaires ce qu'on autorise aux propriétaires indigènes ?

Le Conseil d'Etat a répondu : NON !

Le lecteur attentif, qu'il soit mycophage ou mycologue, trouvera ci-dessous de larges extraits d'un commentaire publié dans *La Vie Communale* de Novembre 1989, sous le titre "*La détermination des ayants droit aux biens communaux, ou les résidents secondaires ont-ils droit aux champignons ?*" et sous la plume de Mr G.O. Marillia, Président du Tribunal Administratif de Clermont-Ferrand.

(1) Nous avons vu quelques unes de ces "prises de guerre" hétérogènes : courges, haricots secs, raisins, châtaignes, et même objets dérobés près des maisons : pots de fleurs, fers forgés, etc...

(2) La guerre civile va quelquefois très loin. Si les visiteurs indésirables pillent les récoltes, arrachent les clotures, bousculent quelques paysans isolés (de préférence âgés), les justiciers solitaires et les silices avinées crèvent les pneus des véhicules imprudemment garés à l'orée des bois. Mycologues s'abstenir !

(3) A l'Hôpital d'Entrevaux, les gendarmes ont déposé certaines années des TONNES de champignons plus ou moins frais : *Boletus edulis*, *estivalis*, *aerus*, *pinophilus*, *Tr. terreus*, *portentosus*, *equestre*, *Am. rubescens*, *caesarea*, *L. deliciosus*, *sanguineus*, *C. ciberius*, *lutescens*, etc..

Les pensionnaires consommant très peu de ces mets délicats, mais indigestes, nous avons entretenu le tas de fumier le plus recherché et le plus coûteux du monde !

(4) 6000 F. la carte saisonnière dans les communes de Méailles et du Fugaret (04). Guy Fourré, qui a participé à une sortie sur Méailles lors des 13èmes Journées Mycologiques d'Entrevaux (1990) a écrit dans le *Courrier de l'Ouest* un savoureux papier intitulé "Un Paradis Coûteux".

La question de savoir si les résidents secondaires ont, ou non, un droit aux champignons poussant dans les forêts communales peut paraître pittoresque, et elle l'est d'ailleurs dans bien des cas. Mais on aurait tort d'en négliger l'importance : la cueillette des champignons n'est sans doute pas un problème majeur de société mais elle représente une activité susceptible d'avoir de nombreuses incidences : économiques, car elle peut constituer un complément de revenu non négligeable et même, mais on est là souvent proche de l'abus de biens communaux, une source de revenu principale; écologique, du fait de l'afflux des amateurs mettant parfois une forêt en coupe réglée; sociales enfin dans la mesure où l'activité peut se pratiquer de... 7 à 77 ans au moins et sans mettre, comme la chasse parfois, en péril la vie des autres. En principe, du moins...

Mais il en est de la cueillette des champignons comme de toute activité : pratiquée avec prudence et modération par quelques-uns, elle n'aurait jamais entraîné la moindre difficulté; systématisée, à l'échelle de tout un pays, de toute une société, elle impose tôt ou tard, et, en ce domaine mieux vaut trop tôt que trop tard, une réglementation. Dès lors se posent aussitôt les problèmes juridiques inévitables : qui va réglementer : dans quelles limites, sous quel contrôle? Et, d'une manière plus générale, dans quelle mesure un cadre juridique déjà existant peut-il s'appliquer dans un domaine où nul juriste ne s'était encore aventuré, celui du ramassage des champignons? Et ce cadre, à le supposer bâti peut-il recevoir une application à d'autres domaines, escargots ou myrtilles par exemple? Un arrêt important du Conseil d'État apporte des éléments de réponse à l'ensemble de ces questions. Nous examinerons d'abord l'arrêt lui-même avant d'en étudier, dans une seconde fiche technique, la portée.

1 - L'ARRÊT MAZURIN 31 MAI 1989

1) Les faits

Mme Mazaurin, domiciliée à Nîmes, est propriétaire depuis une quinzaine d'années d'une maison de campagne dans un village de Lozère, à Chasserades. Devant le peu d'enthousiasme, c'est un euphémisme, provoqué par l'afflux des résidents secondaires venant ramasser les champignons poussant sur les terrains communaux, le conseil municipal, s'inspirant manifestement d'une pratique existant à l'étranger, en Suisse notamment, a institué par une délibération du 4 mai 1983 ce qu'il faut bien appeler un « permis de ramassage », revêtant la forme d'une carte. Celle-ci est délivrée annuellement et gratuitement aux habitants permanents; par contre, les résidents secondaires doivent acheter une carte journalière de 30 F, dans la limite de 10 jours par an, enfin les autres amateurs,

dénommés pour l'occasion « forains » se voient appliquer un tarif de 100 F par jour et un maximum de 5 cartes par an.

Résidente secondaire, Mme Mazaurin sollicita une carte gratuite qui lui fut, évidemment, refusée par le maire, lequel ne pouvait bien sûr qu'exécuter la délibération de son conseil municipal. En fait, le maire ne répondit pas à la demande mais conformément à une règle de procédure classique, son silence pendant 4 mois équivalait à un « refus implicite ». Mécontente de la décision, l'intéressée saisit le Tribunal administratif qui, dans un premier temps rejeta son recours en annulation de la décision du maire. Elle fit alors appel au Conseil d'État.

2) Les questions à trancher et le raisonnement

Deux séries de questions de procédure se présentaient qui ne soulevaient d'ailleurs aucune difficulté. En ce qui concerne la compétence, c'est bien le Tribunal administratif qui était compétent, et non le Tribunal judiciaire en application d'une loi de l'an XII (1804) et cela bien qu'il s'agisse de « communaux », c'est-à-dire de biens ne relevant pas du domaine public. Par ailleurs, c'était bien au maire que devait être adressée la demande, et non pas au conseil municipal : en matière communale, ce dernier réglemente, le maire exécute.

En ce qui concerne les délais de recours, la délibération du conseil municipal était bien devenue définitive dans le délai de 2 mois suivant sa publication et sa transmission au représentant de l'État. Mais Mme Mazaurin se gardait bien d'en demander l'annulation qui lui aurait été immanquablement refusée pour « tardiveté ». Ce qu'elle contestait, c'était la décision du maire qui en faisait application. Or la délibération du conseil municipal, parce qu'elle édictait une mesure de portée générale et impersonnelle, applicable à un ensemble d'individus, avait une valeur réglementaire. Dès lors, comme toute décision réglementaire, elle pouvait rester définitive, et le restait, mais voir son action paralysée par l'« exception d'illégalité », qui permet à toute personne à l'encontre de laquelle est invoqué un règlement, de demander au juge de refuser d'appliquer ce règlement si ce dernier est illégal.

Dès lors, la question pour le juge était de savoir si ce règlement était légal.

.../...

La question de fond était la suivante. En créant une telle carte, le conseil municipal avait institué une triple discrimination entre 3 catégories de citoyens : les habitants permanents, les résidents secondaires et les autres, dénommés pour l'occasion « forains ». Or un « principe général du droit », dit de « l'égalité des citoyens » devant les services publics, veut que toute discrimination soit interdite si rien ne le justifie, un texte de loi en particulier, entre des personnes, comme le rappellent les arrêts du conseil d'État « se trouvant dans une situation de droit et de fait identique ». Était-ce le cas des habitants, résidents et forains? Y avait-il un texte de loi ou une règle de jurisprudence qui autorise une telle discrimination?

Tout reposait sur le sens à donner à l'article 542 du code civil qui dispose « les biens communaux sont ceux à la propriété ou au produit desquels les habitants d'une ou plusieurs communes ont un droit acquis ». Le problème n'est réglé qu'en apparence puisque ce texte suppose précisément que soit défini ce qu'est un habitant. Et lorsqu'on aura dit que l'habitant d'une commune est celui qui y possède domicile le problème sera, encore une fois, déplacé.

Doit-on dire « celui qui y possède son domicile? » En ce sens pourraient être alléguées les dispositions du code civil selon lequel le domicile est le lieu où une personne possède son « principal établissement ». Arait alors droit aux biens communaux celui qui a ses centres d'intérêts dans la commune : vote, impôts, courrier, etc. En ce sens pourraient également être invoquées les dispositions de l'article L. 145-2 du code forestier, qui réserve les coupes de bois (l'afforage) aux personnes qui ont « domicile réel et fixe » dans la commune, ce qui suppose y avoir non seulement ses centres d'intérêts mais en outre une durée de présence minimum, souvent jugée égale à 6 mois.

Ou doit-on, au contraire, admettre au bénéfice des communaux et de leurs revenus toute personne qui a « un » domicile dans la commune, et pas seulement « son » domicile? Dès lors le résident secondaire y aurait droit, même si le « forain » en était exclu.

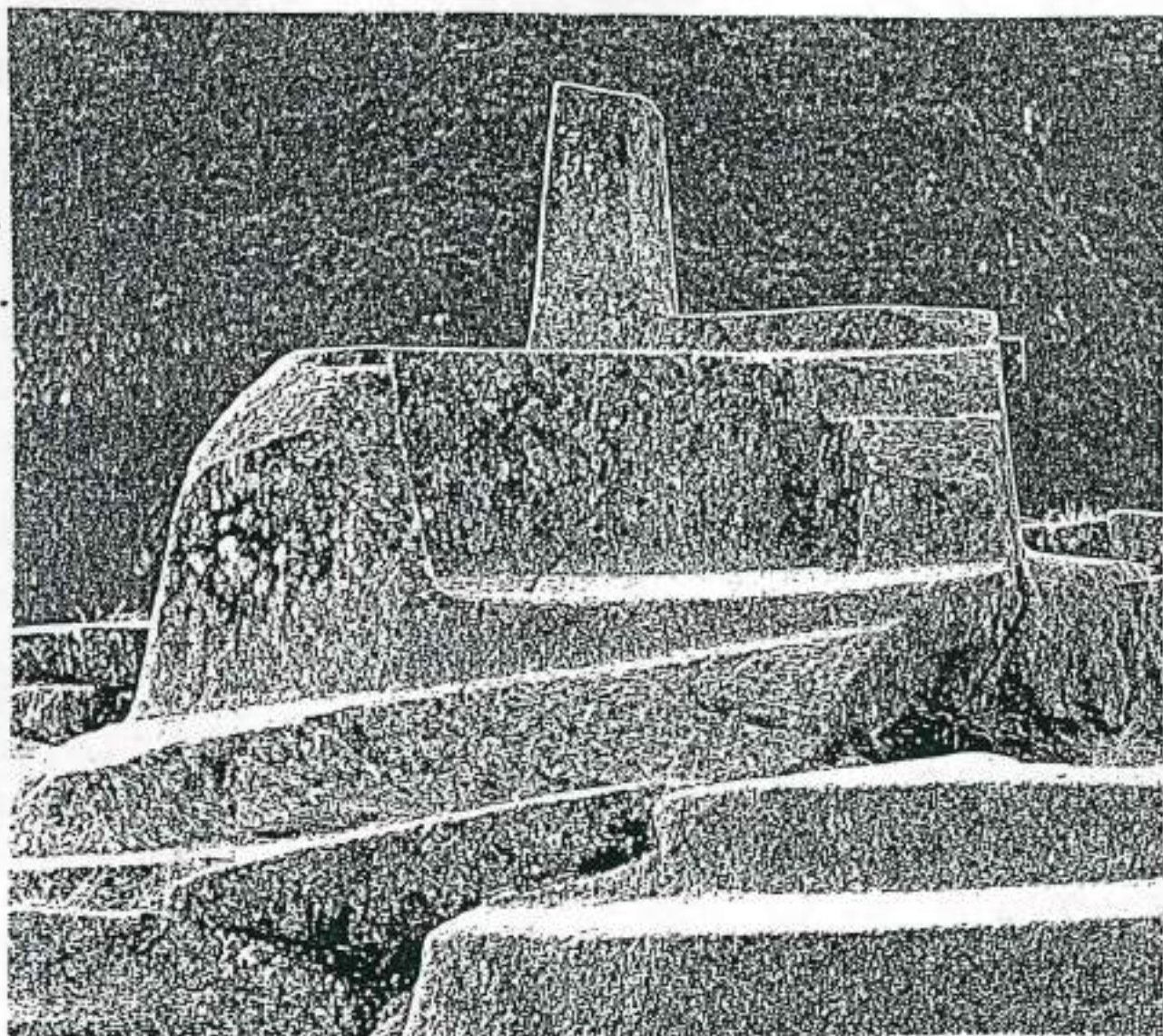
C'est la thèse qu'a adoptée le conseil d'État. La référence au « domicile réel et fixe » du code forestier lui a paru sans doute excessive dans la mesure où ce que la loi a prévu pour les coupes de bois constitue en faveur des habitants permanents un avantage que la loi peut créer mais que le juge ne peut étendre. De même la référence au « principal établissement » qui définit le domicile du code civil lui a sans doute paru bien vague, alors et sur-

tout que sa jurisprudence depuis plus de 150 ans établit un lien entre le droit aux communaux et le paiement de taxes locales. Il est vrai qu'il y a un siècle et demi la notion de résidence secondaire n'existait que pour une très petite catégorie de privilégiés. Mais il est non moins vrai que toute discrimination est choquante et doit être impérativement justifiée, alors et surtout que, dans le cas présent, il s'agit précisément d'un résident « secondaire » qu'on n'oublie jamais de taxer mais dont la durée de présence sur place, limitée, limite également la concurrence potentielle aux ramasseurs de champignons demeurant sur place. Tout amateur éclairé sait que la cueillette des champignons doit avoir lieu dans les heures qui suivent le moment où les conditions favorables sont apparues!

Mme Mazaurin a donc obtenu satisfaction : elle se verra attribuer gratuitement sa carte comme les résidents permanents. Mais au-delà de ce cas d'espèce, l'intérêt essentiel de l'arrêt est de savoir quelle peut être la portée et les enseignements que l'on peut en tirer sur le plan plus général de l'usage des biens communaux.



Dessin de Dominique GIACOMONI
(in *Les Champignons, Intoxications
Pollutions, Responsabilités*
L. GIACOMONI, Ed. BILLES, 1989)



INTI-HUATANA, l'autel solaire du MACCHU-PICHU

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

14èmes Journées Mycologiques d'Entrevaux :

Elles auront lieu les 9, 10 et 11 novembre 1991

Cotisations 1991 (prix inchangé) :

Actif : 50F., avec bulletin : 80F., bienfaiteur : 120F.

Modifications au Conseil d'Administration

Retour de Mme Ginette Deshayes à la place de Mr C.Riche

Mme Geneviève Brun remplace Mme Danielle Brun

Commission de Surveillance

Mr Pierre Deshayes remplace Mr Louis Bonnetty (décédé)

Vèmes Journées Mycologiques de la F.A.M.M. :

APT (Vaucluse), du 30 octobre au 3 novembre 1991

INTI D'OR
(Musée de LIMA)



"Mais qu'est-ce qui les fait tous courir vers ce Pérou sans arbres, sans fleurs et sans musique, vers ce littoral gris, ces plateaux désolés, ces ruines austères, ces populations muettes, vaguement hostiles ?"

Yves BRIDAULT

"Homme libre, ton ami n'est pas l'homme faux qui te serre sur son coeur.

Ton ami, c'est peut-être le vent qui chante dans les arbres et couche les fleurs.

Ton ami, ce n'est pas l'autre, qui parle dans le vent, qui se dit ton ami et qui n'est que du vent."

D'après Garcilaso de la VEGA

(Elégie au vent, à la terre et à l'eau)



QUIPU (Poma de Ayala)

